DP
643
.P32

CH. CHADENAT,
Librairie Americaine et Coloniale,
17, Quai des Grands-Augustins,
PARIS.

Class DP643
Book .P32

2962
20

27089

MÉMOIRES

DU

CARDINAL PACCA.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

MÉMOIRES

SUR

LE PORTUGAL,

ET

VOYAGE A GIBRALTAR;

AVEC DES CONSIDÉRATIONS

SUR LES PRINCIPALES CAUSES DE LA RÉVOLUTION.

PAR LE CARDINAL B. PACCA,

ANCIEN NONCE A LISBONNE,

ET DOYEN ACTUEL DU SACRÉ COLLÉGE.

Traduits de l'Italien sur la seconde Édition.

AVIGNON,

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR,

rue Bouquerie, 8.

1836.

29089
'03

L 43
43w

AVERTISSEMENT.

Le principal but que s'est proposé l'illustre Auteur de ces Mémoires a été :

1° De présenter sous son véritable jour l'histoire abrégée du Portugal, et de prouver que les époques de gloire pour ce pays ont été celles où le catholicisme y était florissant et assis sur le trône avec les princes qui le gouvernaient ;

2° De faire connaître les principales causes des dernières révolutions qui ont déchiré ce malheureux royaume.

L'Auteur a eu lieu d'aborder des questions extrêmement graves qui ajoutent à l'intérêt de l'Ouvrage,

telles que celles de l'Inquisition, des causes de la destruction des Ordres religieux, et de la dépopulation de l'Espagne et du Portugal. La Relation de son Voyage à Gibraltar est aussi agréable qu'instructive, et termine le Volume.

On trouve dans cet Opuscule, comme dans tous les Ouvrages du Cardinal Pacca, une candeur, une ingénuité charmante. L'illustre Auteur a pris pour devise ces paroles de Tertullien: *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi.*

Le Traducteur,

J. F. QUEYRAS.

MÉMOIRES

SUR

LE PORTUGAL.

INTRODUCTION. (1)

Les révolutions d'Espagne et de Portugal auxquelles nous venons d'assister, ou plutôt auxquelles nous assistons encore ; les discours séditieux, scandaleux et quelquefois impies prononcés par les députés des *Chambres*, ont causé en Europe un grand étonnement, je dirai même une sorte de stupeur. Tandis que les révolutionnaires s'applaudissent de voir les progrès de leurs doctrines au-delà des Pyrénées, les gens de bien se demandent avec douleur : *Comment*

(1) On trouvera dans les Chapitres suivans les preuves de ce qui est avancé dans cette Introduction.

deux peuples aussi célèbres par leur foi et leur zèle pour la religion, ont pu se souiller de tant d'excès, se livrer à tant d'horreurs? Ce triste spectacle n'étonne point ceux qui ont connu la péninsule avant les funestes événemens dont nous parlons.

Tant qu'ils furent libres dans l'exercice de leur juridiction, les tribunaux ecclésiastiques arrêtèrent l'invasion du jansénisme qui menaçait ces belles contrées, et déployèrent pour les préserver des mauvais livres autant de zèle et d'activité, que les commissions sanitaires pour éloigner des ports de mer les marchandises infectées de la peste. Un siècle de paix et de prospérités fut le prix de leur vigilance. Les hérétiques, les incrédules ne cessaient alors de répéter que l'Espagne et le Portugal étaient plongés dans la plus stupide ignorance. Nous prouverons bientôt la fausseté de cette assertion; mais quand même cela serait vrai, si nous comparions les effets de cette ignorance à ceux des *lumières du siècle*, ce ne serait pas nous peut-être qui aurions à rougir. *Heureuse ignorance!* pourrions-nous dire, *qui maintenait l'ordre et la paix au sein des peuples, donnait des fils soumis à l'Eglise, et des sujets fidèles aux Souverains!*

Vers la fin du XVIII^e^ siècle, sous le ministère

du comte d'Aranda, en Espagne, et sous celui du marquis de Pombal, en Portugal, les digues qui arrêtaient le torrent des mauvais livres (1) furent rompues, et le jansénisme commença à trouver quelque faveur. On vit alors cette secte, la plus astucieuse de toutes celles qui ont troublé la paix de l'Eglise, nier d'abord sa propre existence, puis, sous le masque de l'hypocrisie la plus habile, persuader aux gouvernemens que dans son sein se trouvaient les sujets les plus fidèles, les défenseurs les plus intrépides des droits du trône contre les usurpations de la cour de Rome et la redoutable puissance du clergé. Les Souverains Pontifes se hâtèrent d'élever la voix pour avertir les gouvernemens, et leur annoncer les suites déplorables des doctrines qu'ils laissaient si imprudemment se propager; partout leur voix fut méconnue. La postérité du moins rendra justice à leur zèle et à leur prévoyance. Bientôt éclata la révolution française, et cet événement terrible aurait dû dessiller les yeux des moins clair-voyans. Les jansénistes, qui s'étaient vantés jusqu'alors d'être

(1) Le Constitutionnel du 3 septembre 1836 dit en parlant de la classe moyenne de l'Espagne : « Les philoso-» phes du 18e siècle sont ses oracles ; Voltaire et Diderot » ses bréviaires. » (*Note du Trad.*)

le plus ferme appui de la royauté, se hâtèrent de lever le masque, et furent les premiers à se ranger sous l'étendard du philosophisme et des ennemis du trône (1). Le conventionnel Grégoire, le chef ou plutôt le patriarche des jansénistes français, s'empressa d'aller visiter Utrecht, la Jérusalem du jansénisme, pour réchauffer le zèle de ses co-sectaires, et les confirmer dans le schisme et l'hérésie. Eloigné de Paris par suite d'une commission dont il fut chargé en province, lorsque l'infortuné Louis XVI fut condamné à mort, il se hâta d'écrire à la Convention pour révendiquer l'honneur du régicide. Plusieurs autres ecclésiastiques mirent le même empressement à faire éclater leur haine contre

(1) « Les systèmes des Philosophes et des Jansénistes » sont en parfait accord, se soutiennent mutuellement, » visent au même but, et ont produit, comme ils le de- » vaient, et comme le voulaient leurs auteurs, les fruits » amers dont les gens vertueux sont plus que rassasiés. » Page 6 de l'ouvrage intitulé : *Ligue de la Théologie moderne* (Janséniste) *avec la Philosophie, contre l'Eglise de J. C.*

(Ce Livre se trouve chez Seguin aîné, à Avignon.)

« La manière d'agir de ces Novateurs, leur marche » insidieuse et leurs menées frauduleuses sont très-bien » développées dans ce Livre. Il sera très-utile de le lire » en entier (*integer legendus.*) » *Réponse de S. S. Pie VI aux Métropolitains de Mayence, de Trèves, etc. sur les Nonciatures Apostoliques; Rome*, 1790. (*Note du Trad.*)

les rois. De ce nombre fut l'abbé Adrien Lamourette, que je ne cite que pour faire voir en lui *le Janséniste avant et pendant la révolution.* En 1788, Lamourette publia un ouvrage assez estimé (1), dans lequel on remarque le passage suivant : « Examinez bien, Philémon, quels » sont encore aujourd'hui les hommes les plus » turbulens et les plus dangereux. Ce n'est pas » ce bon peuple qui vit au fond de nos champs » et de nos provinces; ce peuple qui ne sait pas » raisonner, mais qui sait agir; ce peuple si » humble, si laborieux et si doux, qui va écouter » assidument la voix de son pasteur, et qui paie » tranquillement le tribut à son prince. Mais les » vrais perturbateurs de la religion et de l'état, » ce sont ces faux sages qui, à force d'analyser » des vérités sacrées, et de vouloir réduire nos » devoirs religieux, anéantissent l'Evangile; et » qui, au lieu de faire servir leurs talens et leur » raison à fortifier dans le cœur de leurs conci- » toyens, le saint amour de la justice, et à » affermir les puissances contre les agitations de » l'indépendance et de l'orgueil, osent s'établir » publiquement les juges des rois, régler les li- » mites de leur pouvoir, déterminer jusqu'où

(1) *Les Délices de la Religion, ou le pouvoir de l'Évangile pour nous rendre heureux.* Paris, 1788.

» leurs sujets leur doivent l'obéissance, et faire » chanceler, par les séditieuses maximes qu'ils » sèment dans le sein des empires, l'unique » base de toutes les sociétés de la terre. » Dans le Chapitre IX du même ouvrage, on lit encore ces paroles : « Jésus-Christ, dans l'Evangile, ne » fait point sonner à nos oreilles les noms fas- » tueux de *patrie*, d'*humanité*, d'*égalité*, etc. »

Celui qui avait écrit ces paroles en 1788, fut, en 1789, un des premiers à déserter la religion dont *il avait vanté les délices*, et mérita d'être nommé archevêque intrus de Lyon. En 1791, il publia quelques discours intitulés : *Vêpres et Prônes civiques*, ou le *Pasteur patriote*. En voici un échantillon : « On croit d'ordi- » naire que les systèmes irréligieux, qui, depuis » un demi-siècle inondent nos villes et nos pro- » vinces, sont le fruit des efforts que le libertinage » a opposés en tout temps à la voix importune » des remords, et à la crainte de l'avenir; mais » l'intérêt du vice n'est que la cause secondaire » de l'impiété. L'incrédulité réduite en système » a sa première origine dans la haine que les » esprits réfléchis et sensés ont conçue contre » une théologie qui a consacré la tyrannie, qui » a flatté l'orgueil des dépositaires du pou- » voir, qui a fait une loi à tous les peuples de » la terre de souffrir l'esclavage, et qui ouvre

» l'enfer sous les pieds de quiconque oserait » dire à ses frères : DEVENONS LIBRES. »

Les déclarations solennelles et les écrits des jansénistes français ne produisirent point les effets salutaires qu'on pouvait en espérer, et partout le jansénisme conserva de puissans protecteurs. En 1794, les illustres cardinaux Mendoza, patriarche de Lisbonne, et Bellisomi, pro-nonce du Saint-Siége, ne purent obtenir la permission de publier la bulle dogmatique *Auctorem fidei*, tandis qu'on laissait pénétrer en Portugal des exemplaires du Synode condamné de Pistoie. La faction janséniste devint encore plus puissante en Espagne, et j'appris pendant mon séjour à Lisbonne qu'une multitude de livres impies et un très-grand nombre d'exemplaires de la Théologie de Lyon avaient été expédiés des ports de Carthagène et de Cadix pour les Colonies espagnoles. On a recueilli ce que l'on a semé. Mais lorsqu'on voit des pays qui ont déjà reçu les plus terribles leçons, caresser encore les serpens qui les ont déchirés d'une manière si cruelle, quelle espérance peut-on concevoir pour l'avenir ? Le grand orateur de Rome appelle l'Histoire, l'école de la morale, l'institutrice du genre humain, *magistra vitæ*. Il y a plus de quatre mille ans que le genre humain est à son école, et quoiqu'elle

lui offre toujours les mêmes scènes, nous ne savons pas que ses leçons aient eu une bien salutaire influence. Toutefois depuis que la philosophie s'est emparée de l'enseignement de l'Histoire, nous croyons qu'il importe de bien établir la vérité historique ; il importe surtout aujourd'hui de faire connaître aux gouvernemens et aux peuples les causes des maladies appelées indéfinissables dont la société moderne est travaillée, et qui se terminent par de si violentes convulsions. ET NUNC, REGES, INTELLIGITE.....

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi le Portugal est un des pays les plus mal connus de l'Europe ? — Coup-d'œil général sur son histoire. — Sa décadence. — Ministère de Pombal. — Mémoires de la duchesse d'Abrantès.

Le Portugal et le peuple qui l'habite sont généralement mal connus ; peu d'étrangers vont visiter cette contrée située à l'extrémité de l'Europe, et dont l'accès par le continent n'est ni sans difficultés ni sans danger. D'un autre côté, le Portugais est si attaché au sol qui l'a vu naître, qu'il a, pour ainsi dire, l'horreur des voyages ; et il est rare de trouver dans les capitales mêmes de l'Europe d'autres portugais que le consul ou l'ambassadeur de cette nation. Parmi les négocians qui se rendent par mer à Lisbonne ou à Porto, les uns s'y établissent, et les autres ne sont pas assez instruits ou n'ont pas assez de renseignemens pour bien connaître le Portugal. En général, ceux qui ont écrit sur ce pays,

sont des philosophes ou des protestans qui nous représentent la nation portugaise comme un peuple barbare, plongé dans la plus profonde ignorance, livré aux superstitions les plus ridicules, et qui attribuent l'abaissement de ce malheureux pays aux dogmes catholiques et à l'influence de la papauté. Il est temps de faire connaître la vérité ; je la dirai tout entière avec la plus grande franchise.

La nation portugaise est une de celles qui méritent le plus d'être connues, à cause de ce qu'elle a été, et du rôle qu'elle pourrait jouer encore si un gouvernement sage améliorait l'éducation des hautes classes, et répandait à l'aide de bonnes méthodes une instruction bienfaisante parmi le bas peuple. Cette nation a jeté, à différentes époques, le plus grand éclat, et l'histoire lui a déjà donné une place distinguée parmi les peuples les plus célèbres de notre ère. Je n'ai pas besoin de rappeler que les premiers rois de Portugal, à la tête d'une poignée d'hommes, osèrent affronter et vainquirent par des prodiges de valeur la puissance des Maures. Il est une époque bien plus glorieuse encore pour les portugais, celle de 1481 à 1557, appelée avec raison le *siècle d'or* du Portugal. C'est alors qu'on vit d'intrépides navigateurs portugais aller les premiers chercher de nouveaux mondes ;

leurs succès enflammèrent tous les esprits, la navigation prit un grand essor, on connut bientôt de nouvelles productions, de nouveaux trésors, et l'Europe se trouva comme souveraine sur tous les points du globe. Ce fut le portugais Vasco de Gama, qui, le premier, en 1486 osa doubler le fameux Cap de Bonne-Espérance, et montra le chemin maritime des Indes. Quelques années après (1520), Magalhaens appelé par nous Magellan, autre navigateur portugais, au service du roi de Castille, doubla l'Amérique méridionale, et découvrit le passage de la mer Atlantique à la mer Pacifique. En 1500, huit ans après la découverte de l'Amérique par Colomb, Pierre Alvarez Cabral découvrit le Brésil, et les portugais furent si fiers d'être parvenus aux antipodes, que leurs écrivains répétèrent souvent avec complaisance ces paroles emphatiques : *Les portugais ont posé leur ancre à une profondeur où n'arriva jamais le génie de saint Augustin.* (1) Les portugais offrirent alors au monde le spectacle d'une poignée d'européens conquérant en Asie une multitude de provinces et de royaumes, et faisant subir leur joug, non, comme les espagnols, à des peuplades

(1) Os portuguezes derão fundo com as ancoras, onde santo Agostinho não achou fundo com intendimento.

sauvages que la seule explosion des armes à feu renversait de frayeur, mais à des peuples valeureux que les vénitiens avaient pourvus d'armes et de munitions de guerre pour empêcher l'établissement des portugais dans l'Inde. Ils firent de tels prodiges de valeur, que le nom portugais devint la terreur de l'Orient, comme le nom romain avait été jadis celui de l'Occident. A cette époque, les belles-lettres et les sciences sacrées florissaient en Portugal, comme le prouvent les ouvrages élégans de Osorio, évêque d'Algarve, appelé le Cicéron portugais, le célèbre poème de Camoëns, et l'éclat que jetèrent au Concile de Trente les prélats et les théologiens portugais. Trois rois seulement occupèrent le trône de Portugal pendant cette période, Jean II, Emmanuel I, et Jean III, ceux qui ont montré le plus de vénération pour le Saint-Siége, et de dévouement à l'Eglise. « La grande prospérité de » leur règne, dit un historien, fut une récom- » pense temporelle du zèle de ces grands princes » pour la propagation de la Foi, à laquelle ils » travaillèrent avec plus d'ardeur qu'à l'affer- » missement de leur propre puissance. » Que les écrivains irréligieux cessent donc de nous répéter que l'abaissement et la décadence du Portugal sont dus aux principes catholiques et à l'influence de la Cour de Rome.

La gloire du Portugal commença à s'éclipser à la suite de la malheureuse expédition et de la mort du roi Don Sébastien, en Afrique (1), sous le règne du vieux et faible Henri, roi et cardinal, dans lequel s'éteignit la première dynastie des rois portugais. Après la mort de ce prince, le Portugal devint une province de l'Espagne, et resta durant 60 ans effacé de la liste des puissances européennes.

En 1640, la nation portugaise sortit tout à coup de son sommeil de mort, se leva comme un seul homme, s'affranchit, et plaça sur le trône la famille de Bragance : révolution d'autant plus prodigieuse, qu'elle eut lieu presque sans effusion de sang. La supériorité des portugais dans la longue lutte qu'ils eurent à soutenir avec une puissance colossale relativement à eux, les deux célèbres victoires d'Ameixial en 1663, et de Montes Claros en 1665, rendirent à ce peuple tout l'éclat de son ancienne réputation. Les princes de la maison de Bragance dont l'Espagne fut obligée de reconnaître la souveraineté, montrèrent la même piété que leurs prédécesseurs. Le premier roi de cette maison, Don Jean IV, sollicité par les hérétiques ses alliés de se sé-

(1) Défait et tué en 1578 à la bataille d'Alcaçar. (*Note du Trad.*)

parer de Rome, rejeta ces conseils perfides, quoiqu'il dût être fort mécontent de la conduite du Saint-Siége à son égard, et voulut conserver dans toute sa pureté la foi de ses ancêtres. Son exemple fut suivi par ses fils, Don Alphonse V, et Don Pedro II, et le règne de ce dernier fut marqué par la réconciliation et l'harmonie la plus parfaite avec la Cour de Rome. Son successeur, Jean V, dont les portugais parlaient encore avec enthousiasme en 1795, embellit Lisbonne et ses environs d'édifices aussi utiles que magnifiques, fut le protecteur des sciences et des arts, le bienfaiteur des Eglises, et mérita le titre glorieux de *très-fidèle* qui lui fut donné par l'immortel Benoît XIV. Sous son règne, le Portugal fut si florissant et si riche, qu'on pouvait appliquer à ce prince ces paroles de l'Ecriture, au sujet de Salomon : « Que de son » temps l'argent devint commun comme les » pierres (1). Les maladies continuelles dont il fut affligé dans ses dernières années, affaiblirent son corps et son esprit, et l'ordre public reçut de graves atteintes. Dans la période comprise entre l'incorporation du Portugal à l'Espagne et le règne de Jean V, quoique les sciences et les belles-lettres fussent loin de briller de tout leur

(1) *Fecit ut tanta esset abundantia argenti quanta et lapidum.* 3. Reg. X. 27.

ancien éclat, le Portugal montra cependant encore des écrivains remarquables, philosophes, historiens, théologiens, et la chaire compta plusieurs prédicateurs distingués.

Don Joseph I, fils de Jean V, hérita du respect et de la vénération de son père pour le Saint-Siége, mais malheureusement il n'eut pas la même énergie, et ce roi est compris au nombre des souverains qui sont les sujets et quelquefois même les esclaves de leurs ministres. Alors, quand par une juste punition du ciel le pouvoir tombe aux mains d'hommes ambitieux et méchans, l'Écriture sainte nous apprend, par l'histoire d'Aman, les calamités qui peuvent peser sur le malheureux peuple. Le ministre qui tint les rênes du gouvernement, sous Don Joseph, fut le fameux Sébastien Carvaglio (1) ou Carvalho, plus connu en Europe sous le nom de Pombal. Arrêtons-nous quelques instans en présence de cet homme dont le nom a eu tant de retentissement.

Amis et ennemis, tous ont parlé de Pombal avec partialité. Les uns, pénétrés d'horreur en présence de ses actes de cruauté, peignent toutes ses actions sous les plus noires couleurs, et lui refusent la justice qui lui est due pour

(1) Les portugais prononcent *Carvaglio.*

quelques vues administratives. Les jansénistes, au contraire, et les philosophes nous le représentent comme un grand ministre, et osent même le comparer aux Ximenès, aux Sully, aux Richelieu et aux Colbert. Pour nous, nous ne le jugerons que d'après les actes de son ministère.

Sébastien Carvaglio fut homme de talens peu communs, d'un caractère fier et énergique, impatient de toute opposition, et dominé par le désir de se faire un grand nom. Lorsqu'il entra au ministère, il méditait de grands et utiles projets de réforme : il voulait faire cesser les désordres qui régnaient en Portugal depuis les dernières années du règne de Jean V, encourager le commerce et l'agriculture, mettre la marine sur un pied respectable, diminuer le poids du joug que l'Angleterre avait imposé au Portugal, et rendre plus soumise à la couronne la première noblesse de Lisbonne, qui affectait un air de hauteur et d'indépendance en présence du faible roi Joseph. L'activité intelligente et prodigieuse qu'il déploya à l'occasion du terrible tremblement de terre qui détruisit presque entièrement Lisbonne, les applaudissemens publics qu'il recueillit, lui gagnèrent la confiance entière de son souverain. Tout fléchit bientôt devant l'inflexible volonté de ce ministre, qui,

durant un quart de siècle, gouverna despotiquement le Portugal, ayant sous la main tous les élémens désirables pour faire prospérer cette nation. L'accomplissement des plus vastes projets aurait dû signaler son administration, s'il avait eu les qualités des grands hommes auxquels ses panégyristes l'ont comparé. Mais parmi les mesures qu'il méditait à son entrée au ministère, et qui auraient pu lui mériter le nom de grand ministre, les unes restèrent incomplètes, les autres, sans exécution, et d'autres, pour n'être pas conduites avec assez de modération, devinrent très-funestes. Il ne sut pas mettre en valeur les vastes terreins incultes qui couvrent près du tiers de la surface du Portugal ; il ne sut pas non plus retirer des colonies, et surtout de celle du Brésil, une des plus riches du monde, toutes les ressources qu'elles lui offraient pour alimenter le commerce ; il ne donna aucun essor à la marine marchande, qui, en enrichissant l'Etat, lui aurait fourni une pépinière de marins habiles pour la marine royale ; il encouragea peu les beaux-arts, et laissa peser de tout son poids le joug anglais sur le Portugal. S'il abaissa la noblesse, et la rendit plus soumise à la couronne, il ne fit en cela qu'imiter le sauvage qui coupe et abat l'arbre pour en recueillir les fruits. Une seule plaisanterie sur sa personne, la moin-

dre critique de ses actes ministériels, une parole imprudente suffisait pour faire arrêter et jeter en prison les premiers seigneurs de Lisbonne.

Pombal n'avait pas besoin de faire graver sur la porte des prisons ces terribles paroles du Dante : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate ;* « Vous qui entrez, laissez toute espérance : » ses victimes le savaient bien. Ainsi périrent le vicomte de Ponte de Lima, le comte d'Obidos, Don Emmanuel Sousa Calharis capitaine des gardes, aïeul du duc actuel de Palmella, et plusieurs autres personnages illustres, dont quelques-uns ne purent obtenir sur leur lit de mort l'assistance d'un médecin, ni celle d'un ministre de la religion. On ne doit pas s'étonner si les philolophes et les libéraux, toujours si empressés de crier au despotisme à chaque édit d'un roi, à chaque ordre d'un ministre, se sont faits les panégyristes de Pombal. La cruauté de ce ministre envers la noblesse, sa haine contre la religion, qui le rendit le vil instrument des sectes ennemies de l'Eglise, voilà ce qui lui a mérité, dans le siècle de la philosophie et des lumières, les titres glorieux de grand homme et de grand ministre.

Pombal commença sa carrière diplomatique en Allemagne, et c'est à ce foyer du protestantisme qu'il apprit à haïr l'Eglise et les ordres

religieux. Dans la guerre qu'il déclara au Saint-Siége et au sacerdoce, il eut recours à des armes qui dans des mains habiles ont toujours fait les blessures les plus profondes à l'Eglise.

Après avoir donné le premier signal de la persécution contre un ordre célèbre par les services qu'il a rendus à la religion et aux sciences, il corrompit l'enseignement public dans les écoles, les universités, et surtout dans celle de Coïmbre. Il mit entre les mains de la jeunesse des livres remplis de maximes schismatiques et tendant à l'hérésie, tels que les Dissertations historiques de Dupin (1), et le fameux livre de Mgr de Hontheim, connu sous le nom de Justin Fébronius (2). Il ouvrit l'entrée du royaume aux ouvrages des écrivains appelés *royalistes*, et la ferma à ceux qui défendaient l'autorité du Saint-Siége. Il ne souffrit même point qu'une seule voix s'élevât pour en défendre les droits sacrés, et il ne rougit pas de jeter dans une étroite prison un vénérable évêque, dont tout le crime était d'avoir averti son troupeau de s'éloigner des sources empoisonnées qui

(1) *De antiquâ Ecclesiæ disciplinâ dissertationes historicæ;* ouvrage condamné par un bref d'Innocent XI, du 22 janvier 1688.

(2) *De statu Ecclesiæ, et legitimâ potestate Romani Pontificis;* ouvrage condamné par un décret du 29 février 1764.

lui étaient offertes. Il fit imprimer et circuler des ouvrages conformes à ses principes, composés par des écrivains qui lui étaient vendus, et surtout par le fameux oratorien Antoine Pereira. Celui-ci publia divers écrits condamnés par la Congrégation de l'Index (1), dans lesquels il exalte l'autorité des évêques pour rabaisser la primauté du Pape, et attribue une si grande autorité aux souverains, en matière ecclésiastique, que sa doctrine n'est qu'une sorte d'anglicanisme. Enfin, Pombal rompit toute communication avec le Saint-Siége, et laissa pendant quelques années le Portugal dans un état de schisme. Plus tard, pour plaire à la princesse Marie, qui devait être l'héritière du trône, et peut-être aussi pour tranquilliser l'esprit du roi, il ouvrit une négociation avec Rome pour le rétablissement de la *Nonciature de Lisbonne*, qui fut occupée par Mgr Conti, de l'illustre famille de ce nom, et petit-neveu d'Innocent XIII ; mais les intérêts de l'Eglise restèrent toujours sacrifiés, parce qu'on ne révoqua pas les lois destructives de la liberté et des immunités ecclésiastiques, qu'on ne mit aucun frein aux usurpations des tribunaux civils en matière religieuse, et que l'université de Coïmbre

(1) Sous le titre de *Thèses*, condamnées par un décret du 16 juin 1766.

continua d'être la propagande des doctrines les plus perverses. Marie I, qui succéda à Don Joseph, améliora la condition du clergé, mais l'œuvre de Pombal subsista toujours. Bientôt la génération qui sous ce ministère avait fréquenté l'université de Coïmbre, envahit toutes les charges de l'Etat, propagea les maximes les plus pernicieuses, et prépara les voies aux révolutions qui déchirent aujourd'hui ce malheureux pays. On a recueilli ce que l'on a semé ; et c'est ainsi que se vérifient chaque jour ces paroles de notre divin Rédempteur : *Prudentiores filii tenebrarum filiis lucis.*

NOTE.

Madame la duchesse d'Abrantès, femme du général Junot, d'abord ambassadeur de France en Portugal, et ensuite gouverneur-général de ce royaume, sous le titre de duc d'Abrantès, a publié sur le Portugal de longs Mémoires, écrits avec beaucoup d'esprit et de grâce, mais qui laissent souvent à désirer, sous le rapport de l'exactitude et de la vérité. Je n'en fais pas un crime à cette dame, qui sans doute aura été trompée par les personnes qui l'entouraient. Lorsque madame l'ambassadrice arriva à Lisbonne, les portugais mécontens, qui méditaient déjà des innovations, s'empressèrent sans doute de lui faire la cour pour gagner ses faveurs. Ces personnes durent lui vanter le ministère de Pombal, pour dénigrer le gouvernement qui existait alors, et lui présenter sous les couleurs les plus défavorables les princes de la fa-

mille royale, la première noblesse de Lisbonne, et surtout le clergé. Madame la duchesse, dont tout le temps était partagé entre les visites, les conversations du monde et les dîners diplomatiques, n'eut certainement pas le temps de soumettre à une critique sévère les renseignemens qu'elle recueillait. Lorsque le Portugal fut occupé par les Français, cette dame se trouva entourée de révolutionnaires qui durent faire les frais des matériaux de ses Mémoires. Si elle avait interrogé les bons vieux portugais qui avaient vu dans leur jeunesse le gouvernement de Pombal, elle n'aurait pas fait de ce ministre de si magnifiques éloges.

On trouve, du reste, dans les Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès, des aveux remarquables. Dans le XII^e^ volume, chapitre IX, l'auteur, quoique admiratrice de Bonaparte, avoue ingénument que son héros a fait de grandes fautes qui l'ont perdu, et que celle qui a le plus contribué à sa chute est sa conduite envers le pape Pie VII. Après avoir dit que la captivité de ce Pontife, l'occupation des Etats de l'Eglise et la bulle d'excommunication irritèrent fortement contre lui l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, elle finit par ces paroles : « En 1814, l'empereur, privé de quatre cent mille braves » soldats immolés en Espagne au démon du fanatisme, » put connaître combien lui coûtait cher la violation du » Domicile de saint Pierre. »

CHAPITRE SECOND.

Mon arrivée à Lisbonne. — Situation de cette ville. — Détails sur le règne de la princesse Marie. — Sa démence. — Du prince regent. — Du Ministère. — Aventures de Séabra. — Du Clergé. — De l'Épiscopat. — Patriarche de Lisbonne. — L'évêque de Coïmbre persécuté par Pombal. — Pombal aux pieds de l'évêque de Coïmbre. — Lémos Faria. — Inquisitions de Portugal, d'Espagne et de Rome. — Du grand Inquisiteur Mello. — Causes de la destruction des ordres religieux en Europe. — Causes de la décadence de la discipline monastique en Portugal. — Effets de l'enseignement de Coïmbre. — Cérémonie des *fasce*.

Nommé par Pie VI à la nonciature de Portugal, le 2 février 1794, je ne partis pour ma résidence que vers la fin du printemps de l'année suivante. Le 10 mai 1795, je m'embarquai à Livourne sur un petit vaisseau ragusien. Après 14 jours d'une navigation heureuse, le 24 du même mois, nous arrivâmes le soir près de la rade de Lis-

bonne, à laquelle les portugais donnent le nom de *barra*. Le capitaine du vaisseau ne voulut point entrer le même jour, à cause du danger du passage pour lequel on est obligé de prendre un pilote portugais. Le lendemain nous entrâmes de bonne heure dans la rade, et nous vîmes tout à coup se dérouler devant nous, comme par enchantement, un des plus magnifiques tableaux qu'on puisse contempler. D'un côté s'offrait à nos regards la ville de Lisbonne, qui des bords du Tage, ou plutôt du golfe où ce fleuve se décharge, s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline; situation ravissante, qui peut se comparer à celles de Naples et de Constantinople, les deux plus célèbres du monde. De l'autre côté, c'est-à-dire, sur la côte qui regarde Lisbonne, dans un éloignement d'environ quatre milles, on apercevait la forteresse d'Almada et plusieurs villages disséminés sur les revers pittoresques de plusieurs collines couvertes de beaux vignobles qui produisent les vins si connus sous le nom de *barra barra*. Lorsque le capitaine eut jeté l'ancre, j'envoyai annoncer mon arrivée au cardinal Bellisomi mon prédécesseur, et je le priai de faire auprès de la cour les démarches nécessaires pour ma réception et mon entrée

à Lisbonne. La cour habitait alors le château royal de Quéluz, à sept milles de la capitale, ce qui m'obligea de rester 36 heures à bord. Le lendemain matin un bâtiment de la cour, appelé *galiote royale*, vint me prendre, et comme j'approchai de la plage, la forteresse de Belem qui commande le port fit entendre une salve d'artillerie. Le vicomte d'Asséca, un des premiers nobles de Lisbonne, qu'on nomme *fidalgos*, m'attendait sur le rivage avec une voiture attelée de huit chevaux, pour me conduire chez le cardinal Bellisomi. Quelques jours après, je fus admis à présenter mes lettres de créance.

Pour donner une idée exacte de la position d'un ministre du Saint-Siège à Lisbonne, je dois exposer ici le tableau de la cour, et faire connaître les personnages qui étaient alors sur la scène politique.

L'année de mon arrivée à Lisbonne était la 18e du règne de Marie I. Cette princesse, en montant sur le trône en 1775, avait brisé le joug tyrannique que Pombal avait fait peser sur le Portugal. Son affabilité, son amour maternel pour ses peuples et sa grande piété avaient fait saluer son avénement comme l'aurore d'un règne heureux. Marie fit quelque bien, mais ne réalisa pas

les espérances qu'elle avait données, parce qu'elle n'avait pas assez de connaissance des affaires, et qu'elle n'eut pas le bonheur de trouver, ou peut-être le talent de choisir un conseiller habile et prudent. Le roi Don Pierre III, son oncle et son mari, était un très bon chrétien, mais n'avait pas la portée d'esprit et les lumières nécessaires pour diriger sa femme dans l'art difficile de régner. Les ministres que Marie avait choisis, quoique opposés à Pombal, étaient élèves de l'université de Coïmbre, par-là même peu favorables à l'Eglise, et d'ailleurs peu capables. Si l'épiscopat, à l'avénement de cette princesse, eût montré plus de zèle, et le ministre du Saint-Siége plus d'activité, peut-être auraient-ils repris une grande partie du terrein qu'on avait perdu; mais malheureusement il n'en fut pas ainsi, et le nouveau ministère ne fut que le continuateur du système de Pombal, système qui était un anglicanisme caché. On espéra quelque temps que Marie, éclairée par l'expérience, rendrait enfin à l'Eglise la liberté dont elle avait joui sous ses prédécesseurs. Mais cet espoir ne tarda pas à s'évanouir par un événement funeste, la démence de la reine, troublée par l'idée fixe que l'arrêt irrévocable de sa réprobation était déjà écrit

dans le Ciel. On vit alors cette princesse naguère si pieuse prendre subitement en horreur les exercices de la religion, refuser d'entrer dans une église ou dans son oratoire, et fuir à la vue d'un crucifix ou d'une image de la Sainte Vierge. De temps en temps dans ses conversations, elle s'écriait tout-à-coup : *Je suis damnée, je suis damnée.* Marie étant encore fort jeune fut long-temps tourmentée par les scrupules ; mais un vieux carme, qui la dirigeait, lui apprit à triompher de ce défaut, et rendit la paix à cette ame agitée. Après la mort de ce religieux, on lui donna pour confesseur un jeune oratorien, de l'illustre famille de Mello, parent du marquis de Ponte de Lima, alors premier ministre; car en Portugal, comme ailleurs, le confesseur des princes est un personnage de cour, qui ne se tient pas toujours dans les limites que son ministère lui prescrit.

C'est à ce jeune Mello, évêque *in partibus*, que la voix publique et le prince du Brésil lui-même attribuaient la démence de la reine. Ce qui fortifiait cette accusation, c'est que Mello était fort attaché aux maximes de Quesnel, cet oratorien si fameux dans l'histoire du jansénisme, dont les dogmes effrayans ont porté plus d'une fois au déses-

poir. On fit venir d'Angleterre le docteur Willis, célèbre pour la guérison des fous ; ce médecin déclara que la maladie était au moins aussi morale que physique; qu'il avait bien l'espoir de rétablir la santé de la reine, mais qu'il fallait appeler un ministre de la religion pour la maladie morale. Cette malheureuse princesse recouvra la santé, mais jamais, la raison ; toutefois elle conserva dans sa démence ses anciens sentimens de respect et de vénération pour le Saint-Siége. Lorsqu'on apprit à Lisbonne que les troupes de la république française s'étaient emparées de Rome, et avaient violemment transporté Pie VI en Toscane ; une personne de la cour communiqua cette nouvelle à la princesse. Le lendemain, lorsque le prince de Brésil entra chez sa mère pour lui baiser la main, selon sa coutume : *Jean*, lui dit-elle, *est-ce bien vrai que les français se sont emparés de Rome, et qu'ils ont enlevé le Pape ? — Ce n'est que trop vrai*, lui répondit le prince. — *Et vous autres souverains catholiques*, ajouta-t-elle, *vous ne faites rien pour rétablir le Saint Père sur son siége ? Vous ne tenez donc plus à la religion catholique ?* Cette malheureuse princesse vécut encore plusieurs années, et fut conduite au Brésil lorsque son fils Don Jean abandonna

le Portugal à l'approche de l'armée française commandée par le général Junot. Elle mourut dans ses états d'Amérique, sans qu'une lueur de raison vînt éclairer ses derniers momens, grâce cependant assez ordinaire aux personnes qui sont dans la même situation.

Don Jean, qui gouverna le royaume au nom de sa mère, fut un prince excellent, remarquable par sa piété filiale, et peu jaloux de l'honneur du trône. Après l'incendie du palais royal de l'*Ajuda*, il se retira dans une maison de campagne à sept milles de Quéluz, et y vécut pendant tout le temps de ma nonciature avec la simplicité d'un particulier. Si son règne ne fut pas aussi heureux qu'on pouvait l'espérer, c'est que ce bon prince, comme la plupart des rois du Portugal, n'avait pas reçu cette éducation forte, si nécessaire à ceux qui sont chargés de la mission la plus difficile à remplir sur la terre, celle de gouverner les peuples.

Vers la fin de son règne, il s'éleva en Portugal une terrible tempête politique, et le roi Don Jean n'était point capable de l'affronter ni de l'apaiser. Il souffrit l'insulte d'une faction séditieuse qui le força à jurer une constitution destructive des droits de sa couronne; alors il put prévoir les malheurs qui

allaient fondre sur son royaume avec les fureurs d'une guerre civile, funestes effets des maximes révolutionnaires que ni lui ni sa mère n'avaient su réprimer. La fin de son règne fut marquée par la séparation du Brésil et du Portugal.

Ministère. Les personnages qui occupaient le ministère, à mon arrivée à Lisbonne, étaient : Don Thomas Joseph Vasconcellos Tellès Nogueira de Silva marquis de Lima, premier ministre; le chevalier Pinto, ministre des affaires étrangères ; Joseph Séabra, ministre de l'intérieur : le ministère de la marine était vacant par la mort de Martin de Mello. Le premier ministre, qui appartenait à une des premières maisons du royaume, était chargé d'un poids au-dessus des forces de son âge ; c'était, du reste, un gentilhomme aimable et religieux, qui, sans avoir de grands talens, aurait pu aider le prince à détruire les abus dont j'ai parlé, s'il n'avait été entouré d'ecclésiastiques entachés de jansénisme. Le chevalier Pinto, qui avait été durant quelques années ambassadeur en Angleterre, était parfaitement à la hauteur de son ministère.

Joseph Séabra est un des hommes dont la vie offre les phases les plus opposées. Dans

sa jeunesse, il mérita toute la faveur du puissant Pombal, qui lui confia de hauts emplois, en fit le dépositaire de sa pensée et l'instrument principal de son despotisme. Mais bientôt il le précipita du faîte où il l'avait élevé, le bannit du Portugal, et le fit jeter sur les côtes d'Afrique, dans le royaume d'Angola, où il fut recueilli par un nègre qui lui donna la plus généreuse assistance. Après la mort du roi Don Joseph, la reine Marie le rappela de l'exil, et le nomma secrétaire d'état. On a lieu d'être étonné qu'une princesse aussi pieuse eût confié à un homme dont les principes irréligieux lui étaient connus, un ministère qui lui donnait une grande influence dans les affaires de l'Eglise. Les causes de la disgrâce et de l'élévation de Séabra, lesquelles méritent de trouver place ici, expliqueront le motif de ce choix. Sous le règne du roi Joseph, le marquis de Pombal, prévoyant qu'il ne serait pas du tout en faveur auprès de la princesse Marie qui était l'héritière du trône, et craignant peut-être même d'être soumis à un procès criminel, conçut le hardi projet d'exclure Marie du trône au profit de son fils Don Joseph, auquel il avait donné des maîtres qui lui étaient dévoués. Pour avoir dans l'exécution

de ce projet l'appui d'une grande puissance, il entreprit une négociation secrète avec la cour de France, à l'effet de concerter le mariage de ce prince avec une princesse de cette cour. Pombal communiqua l'affaire à son favori Séabra : celui-ci, prenant conseil de ses intérêts qui étaient ici d'accord avec la justice, dévoila toute la trame à la princesse, et fit par là-même échouer le projet de Pombal. Ce fut alors que ce ministre exercant sa rage contre Séabra, le priva de toutes ses charges, et le fit déporter en Afrique. La princesse Marie, en montant sur le trône, n'oublia point le service de Séabra, et pour lui témoigner sa reconnaissance, elle sacrifia les intérêts de la religion; car Séabra fut du nombre de ceux qui ne deviennent pas meilleurs à l'école de l'adversité ; il fut après sa catastrophe ce qu'il avait été auparavant, le disciple de Pombal, l'héritier de ses préjugés et de sa haine contre l'Eglise.

Du Clergé. Je ne puis dissimuler, quelque pénible que soit cet aveu, qu'une grande ignorance régnait dans le bas clergé du Portugal. Quant à ceux qui aspiraient aux dignités ecclésiastiques, comme c'était une nécessité pour eux de fréquenter l'université de Coïmbre, ils

étaient tous plus ou moins entachés de principes voisins du schisme et de l'anglicanisme.

L'épiscopat qui comprenait un patriarche et dix Evêques, était composé de personnes d'une conduite exemplaire, et qui ne manquaient pas de science : mais accoutumés jusqu'alors à trembler au seul nom de Pombal, la plupart avaient conservé l'esprit de cour, observaient scrupuleusement le précepte divin qui ordonne de rendre à César ce qui est à César, mais n'avaient pas le même zèle pour l'observation du précepte que l'Evangile ne sépare pas de celui-là. Toutefois je dois dire à leur décharge, que peut-être ils n'auraient pas réussi à faire cesser les désordres et les abus du clergé, à cause de la protection que les tribunaux civils accordaient aux ecclésiastiques rebelles. Les magistrats qui étaient presque tous les élèves de l'université de Coïmbre, ce foyer du jansénisme et du schisme, opposèrent toujours de grands obstacles au libre exercice de la juridiction ecclésiastique.

Le patriarche de Lisbonne était le cardinal Joseph de Mendoza de l'illustre famille des comtes de Valdoreis, avec lequel j'eus toujours des rapports extrêmement agréables : c'était un Prélat instruit, pieux, d'une doctrine pure, et dévouée de cœur au Saint-Siége ;

mais la timidité naturelle qui le dominait, l'empêcha de se prévaloir de l'autorité de son nom ponr attaquer et dénoncer aux souverains, avec une liberté apostolique, l'enseignement pernicieux de Coïmbre, l'abus du pouvoir civil dans les affaires de l'Église, et les lois destructives des droits du souverain Pontife.

Parmi les évêques de cette époque, il en est un auquel je dois une mention toute particulière, mais certes bien peu honorable ; c'est Don François Lémos Faria, évêque de Coïmbre, celui qui après Carvaglio fut le plus ardent propagateur du jansénisme et des doctrines perverses qui portent aujourd'hui des fruits si amers dans ce malheureux royaume. Voici l'histoire de son élévation au pontificat. En 1768, l'évêque de Coïmbre, Don Michel de l'Annonciation, voyant avec la plus amère douleur son diocèse inondé de livres dangereux, impies et schismatiques, fit plusieurs instances auprès du ministère pour obtenir la permission de publier une lettre pastorale sur le danger des mauvais livres. Lorsqu'on voit ceux auxquels notre divin maître a dit : *Ite, docete omnes gentes*, demander la permission de remplir leur devoir le plus sacré, on peut juger combien devait

être enchaînée l'autorité épiscopale. Le Prélat voyant que ses démarches restaient sans succès, suivit le précepte apostolique, *obedire oportet magis Deo quàm hominibus*, et publia la lettre pastorale que l'amour de son troupeau lui avait dictée. Au nombre des livres qu'il déclarait pernicieux et condamnés par le Saint-Siége, se trouvaient le fameux ouvrage de Fébronius et les Dissertations historiques de Dupin, que Pombal faisait répandre. Ce ministre entra alors dans une grande colère, ordonna que le Prélat fût arrêté, le fit conduire publiquement à Lisbonne par la force armée, le jeta dans une étroite prison destinée aux criminels d'état, envoya la lettre pastorale à un tribunal établi par lui sous le nom de *Censure royale* pour l'examen des ouvrages qui devaient être livrés à l'impression. Ce tribunal, composé des créatures de Pombal, s'abaissant jusqu'à la plus honteuse condescendance, osa déclarer cette lettre pastorale, un *Libelle diffamatoire*, *téméraire*, *insolent*, *séditieux*, *et indigne de la sainteté d'un évêque.* Bien plus, un décret souscrit par le roi don Joseph, adressé au chapitre de la cathédrale de Coïmbre, en date du 9 décembre 1768, déclarait le prélat coupable du crime de *lèse-majesté*, par-là même mort civilement et son siége

vacant. Ce décret portait que, conformément aux canons du Concile de Trente, on devait procéder à l'élection d'un vicaire capitulaire, et désignait pour cet office Don François de Lémos Faria, l'ami de Pombal. Les chanoines qui tremblaient au seul nom du roi, dont la volonté était celle de son cruel ministre, se montrèrent dociles à ces injonctions. Lémos se rendit aussitôt à Lisbonne, s'annonça comme pasteur légitime, et fit traduire, imprimer et publier le Catéchisme de Colbert de la première édition condamnée, avec des notes injurieuses au Saint-Siége, dans lesquelles il se déclarait ouvertement pour la secte janséniste. Il mit de plus entre les mains de la jeunesse des livres pernicieux, tels que Fébronius, et enfin travailla avec ardeur à la corruption de son diocèse. Jamais pasteur ne mérita davantage le nom de *loup ravisseur*. Cependant le ministère voulait intenter un procès au vénérable évêque Michel, comme coupable de félonie ; mais celui-ci répondit qu'en sa qualité d'évêque, il ne pouvait reconnaître d'autre juge que le Souverain Pontife, et qu'il ne répondrait jamais aux interrogatoires qui lui seraient faits par des personnes que le Pape n'aurait pas investies de ce droit. Quelques années après eut lieu la réconciliation

de la cour avec le Saint-Siége, mais le vénérable évêque continua de gémir sous le poids de ses chaînes, tandis que Lémos Faria, loin d'être repoussé comme intrus, fut nommé par Clément XIV évêque *in partibus*, sur les instances du roi Don Joseph, et coadjuteur de Coïmbre pour en occuper le siége lorsqu'il serait vacant. Après la mort du roi Don Joseph, la reine Marie se hâta de faire ouvrir la prison où languissait Michel de l'Annonciation ; à l'aspect de ce vieillard vénérable, à qui la consécration du malheur et des souffrances avait encore donné quelque chose de plus auguste, tous s'inclinèrent, saisis d'un profond respect; la cour et la ville de Lisbonne l'accueillirent comme un saint, et il fut reconduit sur son siége au milieu des applaudissemens et des bénédictions de tout le peuple. Un des premiers soins de ce pasteur rendu à son troupeau, fut de faire la visite de son diocèse. Comme il entrait dans la terre de Pombal, qui en faisait partie, son persécuteur vint au-devant de lui, et se jeta à ses pieds ; alors le saint évêque se mit aussi à genoux, le serra tendrement dans ses bras, et tous deux se mirent à pleurer. Cette scène émut si profondément Pombal, cet homme connu par la dureté de son cœur, qu'il ne put s'empêcher de

dire à tous ceux qu'il rencontrait : *C'est un saint, c'est un saint.*

Ce vénérable évêque mourut deux ans après, et Lémos, en vertu des bulles de Clément XIV, alla prendre le gouvernement de l'église de Coïmbre, où il continua le rôle de *loup ravisseur* : même mépris pour le Saint-Siége et ses réprésentans, même zèle pour la propagation du jansénisme. Dans le temps de ma nonciature, il était en correspondance avec le fameux Grégoire, évêque intrus de Blois, fanatique janséniste, républicain et régicide. On se demandera peut-être comment cet homme a pu impunément jouer un pareil rôle sous le règne de Marie I et de Jean VI, tous deux connus par leur éminente piété. Deux mots suffisent pour l'expliquer : *la richesse de l'évêché de Coïmbre, et la générosité de Lémos ;* avec cela il lui fut facile de trouver des amis dans le ministère et dans les tribunaux.

De l'Inquisition. Mgr Mello confesseur de la reine, était grand inquisiteur, lorsque j'arrivai à Lisbonne. Une seule anecdote suffira pour bien faire connaître ce Prélat. Dans les premiers temps qu'il dirigeait la reine, il lui conseilla d'abolir le tribunal de l'inqui-

sition ; comme la princesse parut surprise et peut-être même scandalisée de ce conseil, le rusé Prélat l'engagea à consulter quelques évêques qui se trouvaient alors à Lisbonne. La reine y consentit, et fixa à Mello le jour où ils seraient admis à son audience. Le Prélat courut sur-le-champ prévenir ces évêques, et comme il trouva en eux peut-être plus de complaisance qu'il n'espérait, il les conduisit à l'audience le jour fixé. Aussitôt qu'ils furent introduits, la reine leur dit : *Puis-je sans charger ma conscience abolir de ma propre autorité le tribunal de l'inquisition ?* — *Vous le pouvez*, lui répondirent les prélats ; alors la reine ajouta : *Puis-je pareillement sans charger ma conscience conserver ce tribunal, à l'exemple de mes prédécesseurs ?* Après un moment de surprise causée par cette demande imprévue, les évêques lui répondirent qu'elle le pouvait encore. *Eh bien*, reprit la reine, *si je puis sans charger ma conscience abolir ou conserver le tribunal de l'inquisition, je veux le conserver.* A ces mots, elle congédia les prélats. Ce qui fut vraiment curieux, ce fut de voir, quelque temps après, ce même M^gr^ Mello briguer la charge de grand inquisiteur d'un tribunal qu'il avait voulu abolir. J'ignore quelle fut

sa conduite dans les affaires secrètes de l'inquisition, parce que ce tribunal était tout-à-fait indépendant de Rome et des nonces. La seule chose que j'appris à Lisbonne, c'est que Mello se servit de son autorité pour empêcher l'impression et l'introduction en Portugal des ouvrages favorables au Saint-Siége. (1)

Puisque nous sommes sur le chapitre de l'inquisition, je me permettrai une digression qui ne sera pas inutile.

On a inventé beaucoup de calomnies contre les tribunaux de l'inquisition, et particulièrement contre ceux d'Espagne et de Portugal. Je ne dirai pas qu'il n'y ait jamais eu d'abus

(1) On trouve dans les Mémoires de la duchesse d'Abrantès un trait qui achevera de peindre Mello.

Le général Junot avait désigné douze seigneurs de Lisbonne pour présenter à l'Empereur Napoléon, une adresse au nom de la nation Portugaise, et le grand inquisiteur Mello fut mis à la tête de cette députation. Parmi les demandes contenues dans l'adresse, on remarque celles-ci : « Nous voulons une constitu-» tion et un roi constitutionnel ; nous voulons que » ce roi soit un prince de votre famille ; nous vou-» lons le libre exercice des cultes. »

Le protégé de la famille de Bragance qui demande la déchéance de ses bienfaiteurs ! Le grand inquisiteur qui demande le libre exercice des cultes ! Voilà le janséniste Mello.

et d'abus même très-graves dans ces deux derniers tribunaux ; mais ces abus, c'est aux ministres, au gouvernement de ces deux pays, et non au Saint-Siége, qu'il faut les attribuer, puisque les tribunaux de ces deux royaumes étaient tout-à-fait indépendans de Rome et des nonces. Plusieurs fois Pombal, pour cacher la main qui immolait ses victimes, déposa despotiquement le grand inquisiteur Don Joseph de Bragance frère naturel du roi alors régnant Joseph I, et le remplaça par Paul Carvaglio son frère, promu au cardinalat par Clément XIV, mais bien connu par sa haine contre le Saint-Siége.

En 1769, le roi Don Joseph publia un décret dans lequel il ordonnait qu'à l'avenir on donnât le titre de Majesté au tribunal du Saint-Office ; voici la substance de ce curieux décret : « Moi le roi, à tous ceux qui » verront le présent édit. Quoiqu'on ait tou- » jours jusqu'ici donné le titre de *Majesté* » aux tribunaux qui composent ma cour, » comme étant les dépositaires de ma royale » juridiction, j'ai été informé que, par un » abus extraordinaire, on donne au Conseil » général du Saint-Office, tribunal qui par » son institution et ses fonctions appartient » de plus près à ma royale personne, le

» même titre et nom qu'à son président , » sans considérer que les délégués qui le » composent sont tous membres de mon Con- » seil , qu'ils y exercent ma royale juridic- » tion , non-seulement dans les causes cri- » minelles et la recherche des délits qui » intéressent la religion , mais encore dans » l'expédition de quelques causes civiles qui » lui sont soumises , etc. Pour abolir un si » énorme abus, Je veux et ordonne, qu'à l'a- » venir, en s'adressant à ce Conseil général du » Saint-Office, soit de bouche soit par écrit, » on lui donne le titre *de Majesté*, etc. » Ces paroles suffisent pour prouver combien il est injuste d'imputer au Saint-Siége les abus qui quelquefois ont eu lieu dans ce tribunal.

Il me reste à dire un mot de la Congrégation du Saint-Office de Rome. Il fut un temps où les ennemis du Saint-Siége ne cessaient de répéter, que si les archives de ce tribunal leur étaient ouvertes , ils y trouveraient les preuves des plus noires injustices, des plus révoltantes atrocités. La providence ne leur a pas seulement ouvert ces archives, mais elle a permis qu'elles fussent transportées sur les lieux mêmes où se trouvaient les ennemis les plus acharnés de l'Inquisition. Là , les curieux n'ont pas manqué sans doute de

faire les plus minutieuses investigations. Qu'ont-ils découvert ? nous l'ignorons encore. C'est ainsi que la providence fait servir à la défense de son Eglise les moyens mêmes par lesquels ses ennemis espèrent lui nuire. Je reviens maintenant à la nonciature de Portugal.

Le tableau que j'ai donné de la situation politique et morale du Portugal, à mon arrivée à Lisbonne, doit faire croire que le ministère du nonce apostolique resta sans aucune influence. Toutefois, loin de perdre du terrein, l'exercice de la juridiction ecclésiastique fit au contraire quelques progrès ; ce qui doit être principalement attribué à la piété du prince du Brésil et à l'influence des événemens terribles sur lesquels étaient alors attachés les yeux de l'Europe : un des plus puissans monarques du monde, emprisonné, condamné et traîné au supplice par ses propres sujets ; les magistrats, la première noblesse de ce florissant royaume massacrés par la fureur populaire, ou réduits à mendier du pain et un asile sur la terre étrangère ; ces malheurs et ces crimes, fruits de l'impiété et du philosophisme, étaient une leçon bien éloquente et bien terrible pour les gouvernemens. D'un autre côté, l'enlèvement

sacrilége du vénérable Pontife Pie VI, qui gémissait dans les fers ; la dispersion des cardinaux et des évêques, la désolation et la viduité de la Ville sainte, à laquelle on pouvait appliquer ces paroles de Jérémie : « Comment l'éclat de l'or s'est-il éclipsé, et » les pierres du sanctuaire ont-elles été dis» persées ? » (1) Ce spectacle qui ravivait la foi dans le cœur des fidèles, arrêtait les entreprises que les ennemis de l'Eglise pouvaient méditer contre elle, par la crainte qu'ils avaient de soulever contre eux l'indignation générale. Aussi le cours de ma nonciature fut-il pacifique et tranquille. Toutefois l'enseignement pernicieux de Coïmbre se propageait de plus en plus, et l'on voyait par la fermentation qui régnait dans les jeunes têtes, que le présent était gros de l'avenir, gros d'une tempête politique et religieuse.

Affaires du ressort de la nonciature. La surintendance des ordres religieux, la concession des dispenses de mariage et des grâces du Saint-Siége, la communication des causes ecclésiastiques aux tribunaux dépendans de la nonciature, et les visites de cour,

(1) *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum ?* (Thren. IV. 1.)

voilà quels étaient tous les devoirs du nonce à Lisbonne.

Avant de parler des communautés religieuses de Portugal, nous croyons qu'il est utile d'exposer les causes de la destruction des ordres religieux en Europe.

Aux disciples de Luther, de Zwingle, et de Calvin, qui donnèrent le premier signal de la guerre contre les ordres religieux, vinrent bientôt se joindre de puissans auxiliaires: les philosophes, et les ministres politiques; ceux-là animés par une haine implacable contre les champions du Saint-Siége et de la religion, ceux-ci excités par l'appât de riches dépouilles dont les gouvernemens n'ont pas été les seuls à profiter. Partout où ils ont été maîtres du pouvoir, les communautés religieuses ont été dissoutes par un coup de despotisme: ainsi firent les princes d'Allemagne qui embrassèrent le luthéranisme dans le XVI^e^ siècle; ainsi fit en France l'assemblée nationale en 1790; ainsi fit en 1834 Don Pedro de Bragance, empereur du Brésil, dans les royaumes de Portugal et d'Algarve. Dans les pays où ils ne disposaient pas du pouvoir, ils marchèrent à leur but par les voies de la stratégie la plus habile. D'abord ils suggérèrent aux gouvernemens catholiques

de rendre les maisons religieuses de leur royaume indépendantes des généraux de Rome, sous prétexte que ceux-ci n'étaient pas à même de bien connaître le caractère, les habitudes et les talens des religieux éloignés des Etats romains, que ces généraux n'étaient d'ailleurs que l'instrument dont se servait le Saint-Siége pour propager ses maximes d'envahissement, et faire de tous les religieux du monde catholique autant de satellites de sa puissance, et de contribuables qui grossissaient le trésor pontifical. Qui pourrait le croire ? ces absurdes calomnies trouvèrent de l'écho, et eurent en quelques pays le succès le plus complet.

Encouragés par cette première victoire qui détruisait le centre d'unité si nécessaire pour conserver parmi les religieux l'esprit de leur vocation, ils tournèrent leurs armes contre les supérieurs des communautés. Pour mettre le trouble dans l'intérieur des couvens, ils excitèrent les jeunes religieux à dénoncer devant les tribunaux ecclésiastiques et civils, leurs supérieurs comme des hommes excessivement durs, cruels, en un mot comme les tyrans de leurs communautés. Lorsque les religieux rebelles et discoles se virent couverts de la protection des tribunaux, les

désordres se multiplièrent, et les Supérieurs restèrent tristes spectateurs de la décadence de la discipline sans pouvoir y porter remède. Ainsi arriva la déconsidération des ordres religieux, l'unique but que leurs ennemis avaient en vue en travaillant à la ruine de la discipline régulière.

Alors ils changèrent de langage, et rappelant les temps heureux où les ordres religieux rendirent de si grands services à la Religion, à l'Eglise et aux Etats, ils proposèrent les visites pour la recherche des abus, comme le seul moyen de faire refleurir l'antique discipline. Plusieurs princes donnèrent dans le piége, et leurs perfides conseillers eurent soin de choisir pour visiteurs des ouvriers *de destruction*, qui complétèrent le triomphe des ennemis des institutions monastiques.

C'est l'Angleterre qui a donné le premier exemple de ces sortes de visites, sous le règne de l'apostat Henri VIII. Les historiens anglais racontent tous les artifices auxquels les visiteurs eurent recours, les promesses, les menaces, les vexations qu'ils employèrent tour-à-tour pour obtenir des religieux l'abandon de leurs abbayes; lorsque ces moyens restaient sans succès, ils les accusaient d'im-

moralité et de rebellion, et confisquaient leurs biens au profit du trésor public et de la noblesse.

Les États catholiques nous offrent plusieurs exemples de ces visites funestes ; nous ne citerons que celles qui se firent en France sous Louis XV, en 1760. Un des principaux moteurs et excitateurs de cette mesure fut Etienne Charles de Brienne (1), d'abord évêque de Condom, puis archevêque de Toulouse, et enfin de Sens, élevé à la dignité de cardinal, dont il fut ensuite ignominieusement dépouillé à cause de ses prévarications. La suppression de quelques maisons religieuses, la destruction de quelques ordres, la paix troublée dans plusieurs monastères, la sécularisation de plusieurs religieux, voilà quels furent les résultats immédiats de ces visites. (2)

(1) Voy. dans le Dictionnaire de Feller l'article de *Brienne.*

(2) Les Célestins, les religieux de l'ancienne observance de Cluny, les Antonins furent sécuralisés, et quelques évêques s'approprièrent les monastères supprimés. Villeneuve, couvent des Célestins, devint une maison de campagne de l'évêque de Soissons ; l'abbaye de saint Théodoric, celle de l'archêveque de Reims ; et celle de Basse-fontaine, voisine de la maison de campagne de Brienne, servit à l'agrandir et à l'embellir. Voy. supplément au Dictionnaire de Feller. tome IX. Paris, 1819.

Depuis cette époque les désordres allèrent croissant, et quelques années après, sous l'assemblée nationale, tandis que les communautés de religieuses donnaient les exemples les plus admirables de constance dans leur vocation, un assez grand nombre de moines apostasièrent, et l'on vit avec horreur parmi les furieux députés des assemblées révolutionnaires le chartreux Don Gerle, et le scélérat Chabot, ex-capucin.

Des Communautés religieuses en Portugal. Toutes les entreprises *anti-monastiques* dont je viens de parler, ont été imitées en Portugal. Le despote Pombal commença par rendre les communautés indépendantes des généraux de Rome, et les tribunaux laïques, sous prétexte de mettre un frein aux abus d'autorité des Supérieurs, accueillaient les plaintes et les dénonciations des religieux insurbordonnés. A ce fléau ordinaire de la discipline, s'en joignait un autre particulier au Portugal : c'était la familiarité qui existait entre les moines et les séculiers de tout rang ; là, tous s'immisçaient dans les affaires des couvens, s'intéressaient aux élections, et cherchaient à les influencer. Assez souvent, avant la formation des chapitres, une dépêche de la cour désignait au nonce le président du chapitre à nommer, et les religieux dont la promotion

aux charges monastiques serait vue avec plaisir. Voici à peu près la teneur banale de ces dépêches:

« Sa Majesté, informée que la discorde règne » entre les religieux de l'ordre de... du couvent » de... pour prévenir tout désordre et tout scan- » dale, insinue à votre excellence de nommer » pour président du chapitre, Mgr l'évêque de..., » pour provincial le père..., pour gardien, le » père... etc. »

Les choix ne tombaient pas toujours sur les sujets les plus méritans, mais sur des religieux dominés par la gloriole de figurer dans leur ordre, peu soucieux de l'observation de la discipline qu'ils étaient les premiers à violer. Ces religieux, pour obtenir la recommandation de la cour auprès du nonce, fréquentaient les antichambres des ministres, et avaient recours à tous les artifices de cour ; ils s'introduisaient auprès des personnages et des dames les plus considérables, et cherchaient à gagner leur faveur par des hommages et des dons incompatibles avec la pauvreté religieuse. La nomination d'un évêque pour président du chapitre donnait lieu à d'autres intrigues qui avaient les mêmes résultats.

Enfin arriva le tour des visites, dissolvant le plus actif de la discipline. En 1789, on conseilla à la reine Marie de demander au Saint-Siége l'établissement à Lisbonne, d'un tribunal chargé

de connaître de la situation temporelle des couvens, et de l'améliorer. La reine trouva ce projet fort sage, et sur ses instances Pie VI approuva l'érection du tribunal, et nomma pour président le grand inquisiteur Mgr Mello. Ce tribunal resta inactif et comme paralysé sous ma nonciature, par la bienveillance du prince régent pour les ordres religieux et la disgrâce dans laquelle était tombé Mello depuis la démence de la reine. Mais sous mon successeur, Mgr Caleppi, on ne tarda pas à voir que l'objet de cette institution était tout autre que *celui d'améliorer l'état temporel des couvens.* Le nonce, dans une de ses dépêches, déclarait que cette commission était la principale cause de la décadence des ordres religieux. « Ce tribunal, disait-il, est un nou-
» veau tourment pour les nonces; couvert de la
» faveur de la cour, et non content des pou-
» voirs déjà très-étendus qui lui ont été accor-
» dés par le Saint-Siége, il s'en arroge beaucoup
» d'autres, relatifs à la discipline ; tous ses or-
» dres sont expédiés au nom du souverain, et
» les religieux ont recours à lui dans les cas de
» refus de la part de la nonciature. »

Quelque grande que fût la décadence des ordres monastiques, on comptait néanmoins en province et à Lisbonne plusieurs communautés remarquables par la conservation de

l'esprit religieux. Je devais faire cet aveu pour rendre hommage à la vérité, et pour montrer tout ce qu'il y a d'exagération dans le rapport adressé le 30 mai 1834, à Don Pedro ex-empereur du Brésil par le ministre Don Hyacinthe Antoine d'Aguiar, qui après avoir vomi contre le clergé régulier les injures les plus grossières, et toutes les calomnies des hérétiques et des incrédules, finit par proposer la suppression totale de tous les ordres religieux. Nous le répétons encore : si la discipline monastique était relâchée, si des abus graves s'étaient introduits dans les communautés, ce n'est ni au Saint-Siége, ni aux nonces, ni aux généraux de Rome, ni aux supérieurs de ces communautés qu'il fallait les attribuer, mais aux ministres et aux tribunaux laïques qui étaient les fauteurs de la rébellion et des désordres des mauvais religieux.

Je pus, pendant le cours de ma nonciature, empêcher quelques abus par une opposition opportune; mais il n'était pas possible d'extirper le mal dans sa racine.

Quelque affligeante que fût cette impuissance de remédier aux abus dont je viens de parler, il y avait pour un ministre du Saint-Siége quelque chose de plus douloureux encore : c'était de voir l'incrédulité et l'hérésie triomphantes *décatholiser* et corrompre ce beau pays, tandis

que la vérité proscrite était réduite au silence ; c'était de voir la jeunesse du royaume et des colonies venir puiser la science à des sources de mort, sans pouvoir neutraliser le poison qu'on versait dans ces jeunes ames. En Allemagne aussi j'avais vu la jeunesse se presser autour des chaires du mensonge ; mais là, du moins, au milieu des ténèbres de l'erreur, on pouvait montrer dans tout son éclat le flambeau de la vérité ; là, des ouvrages remarquables par la force du raisonnement, par l'éclat du style et par la pureté des principes, venaient souvent renverser et mettre à néant les systèmes de l'incrédulité, et les maximes de l'hérésie. En Portugal, pas un seul ouvrage ne parut en faveur du Saint-Siége, pendant les sept années de ma nonciature, et les tribunaux de censure repoussaient même les bons livres publiés à l'étranger. Ce silence de la vérité laissait les esprits s'endormir dans les bras de l'erreur, dont l'empire s'étendait chaque jour davantage. Les élèves des universités, aussi dociles que les anciens disciples d'Aristote, prenaient pour autant d'oracles les paroles qui sortaient de la bouche de leurs maîtres, tandis que la haute magistrature, qui se regardait comme un autre aréopage, était occupée à fulminer des sentences contre le clergé.

Mon prédécesseur Mgr Bellisomi ne manqua pas de parler au roi des dangers de l'enseignement que recevait la jeunesse. Mais Séabra, l'évêque de Coïmbre, et leurs adhérens, soit par leurs dénégations, soit par des interprétations favorables des paroles des professeurs, soit enfin en ressuscitant des accusations banales contre le Saint-Siége, telles qne les prétentions d'un Hildebrand et d'un Boniface VIII, réussirent trop bien à tromper le roi Jean qui n'avait ni assez de lumières ni assez d'énergie pour prendre une détermination par lui-même. On continua donc de laisser couler le torrent : nous venons d'entendre le bruit de son débordement impétueux, et le Portugal est aujourd'hui couvert de ses ravages.

Toutefois la saine doctrine n'avait point quitté entièrement le Portugal, les cloîtres étaient le sanctuaire où elle s'était réfugiée. Les religieux de ces communautés qui fréquentaient les maisons des *Fidalgos*, conservaient encore la plus grande vénération pour le Saint-Siége et ses ministres. L'impiété n'était pas non plus descendue dans le bas peuple, parce qu'il n'est pas lisard comme en France et en Allemagne ; mais l'instruction populaire était si négligée, je le dis avec douleur, par le clergé lui-même, que cette ignorance portait naturellement le peuple à la superstition, et

l'aurait livré sans défense au fanatisme d'un nnovateur qui, comme Muncer, chef des anabaptistes en Allemagne, serait venu enflammer et soulever la populace par des discours séduisans et incendiaires.

Une des choses qui décourageaient et attristaient le plus le ministre du Saint-Siége en Portugal, était le refroidissement du clergé séculier et même du clergé régulier pour le Saint-Siége. Ce refroidissement avait pris naissance sous le ministère de Pombal, à l'époque de la réconciliation de la cour avec Rome. On doit supposer que dans cette circonstance Clément XIV n'oublia pas les devoirs qui lui étaient imposés, et qu'il s'en acquitta par la voie de la diplomatie. Mais malheureusement il n'y eut rien de public et de solennel. Le premier protecteur des ministres du sanctuaire n'éleva pas hautement la voix pour prendre la défense de tant de vénérables ecclésiastiques victimes des fureurs ministérielles, et pour flétrir la conduite des ennemis du Saint-Siége et des plus ardens fauteurs du schisme. Tandis qu'un Michel de l'Annonciation et plusieurs religieux gémissaient dans les fers, Lémos Faria était nommé évêque *in partibus*, coadjuteur de Coïmbre, et l'on élevait à la dignité de cardinal, Paul Carvaglio qui valait moins encore que son frère Pombal. Ce contraste affli-

geant, ce silence de Clément XIV, scandalisèrent les ecclésiastiques portugais, portèrent le découragement et la défiance dans leurs ames, et y firent une blessure profonde qui n'était pas encore fermée sous ma nonciature.

Quoique placé au milieu du débordement des mauvaises doctrines, et en présence des tribunaux si empressés de contrarier le pouvoir ecclésiastique, je pus toujours exercer librement la partie de ma juridiction qui avait pour objet la concession des grâces du Saint-Siége en matière disciplinaire. Quant à la juridiction contentieuse exercée par l'auditeur et les juges de la nonciature, elle était souvent troublée par les tribunaux civils, qui, sous prétexte de recevoir les *appels comme d'abus*, usurpaient le droit d'examiner et de réformer les causes purement ecclésiastiques. Cette usurpation, qui existait depuis plusieurs années, avait jeté de profondes racines, et il ne fut pas possible de la faire cesser entièrement.

Au mois de mars 1798, un courrier extraordinaire envoyé par l'ambassadeur de Portugal à Madrid, apporta la nouvelle de l'occupation de Rome par les français, et de la proclamation de la république. Le lendemain le prince du Brésil Don Jean envoya le chevalier Pinto, ministre de l'extérieur, pour me com-

muniquer cette nouvelle, et me donner l'assurance de son intérêt à ma personne pour toutes les circonstances qui pourraient survenir. La bienveillance de ce bon prince me donna du courage, et contribua au succès d'une affaire extrêmement grave dans ces circonstances. L'invasion des français à Rome, l'enlèvement et la captivité de Pie VI, l'exil et la dispersion des membres du sacré collége, avaient dissous les congrégations et les tribunaux ecclésiastiques de Rome. Le ministère portugais et quelques évêques, prévoyant l'impossibilité du recours au chef de l'Eglise, parlaient déjà de se conformer à la doctrine de Pereira qui encourageait les évêques à profiter de toutes les circonstances favorables pour reprendre la juridiction primitive qu'il prétendait avoir été usurpée par la cour de Rome. J'appris que le procurateur de la couronne, dont la haine pour le Saint-Siége était connue, avait dit à cette occasion à un évêque: *Aujourd'hui que l'ennemi dort, vous reprendrez ce qu'il vous a ôté.* D'un autre côté le ministère espagnol avait adressé une circulaire aux évêques de ce royaume pour leur insinuer de se faire les dispensateurs des grâces réservées au Saint-Siége, et l'on disait même que l'Espagne engageait le prince du Brésil à suivre son exemple. Pour

éloigner la tempête dont j'étais menacé, je résolus de prévenir le prince, et je lui demandai audience au moment même où il me fit savoir qu'il voulait me parler. Ce bon prince me reçut avec son affabilité ordinaire, et s'empressa de me dire : *Comment se régleront les affaires ecclésiastiques, aujourd'hui que le Pape est en prison et que Rome est au pouvoir des français ?* Je compris sur-le-champ que j'avais déjà été prévenu. Après avoir remercié le prince de son zèle pour les intérêts de l'Eglise, je le priai de *ne permettre dans son royaume aucune innovation en matière ecclésiastique*, et je lui promis d'avoir dans deux mois au plus tard *les instructions nécessaires sur la conduite à tenir pendant la persécution dirigée contre le chef de l'Eglise.* Le prince fut satisfait de ma réponse, et aucune innovation ne fut tentée. Aussitôt après cette audience, j'écrivis à M^gr^ Zondadari archevêque de Sienne où Pie VI avait été transporté ; je le priai de manifester au Saint Père les sentimens de ma profonde douleur à l'occasion de l'horrible attentat dont il avait été l'objet, et de lui demander en mon nom deux brefs, l'un pour la reine, contenant le récit de ce qui était arrivé à Rome, et l'autre pour moi, contenant des pouvoirs extraordinaires pour ôter aux évêques tout prétexte

de toucher aux réserves pontificales. Les deux brefs ne se firent pas long-temps attendre, et je reçus des pouvoirs plus étendus que je ne l'avais demandé. Je me trouvai alors dans un grand embarras. J'aurais dû, selon l'usage, remettre ce bref au ministère pour être examiné par le suprême tribunal de la justice, qui ne faisait ordinairement que des observations insignifiantes. Mais cette fois il était à craindre que les ennemis du Saint-Siége ne déterminassent par leurs instances et leurs clameurs le ministère à ne point permettre au nonce l'exercice d'une juridiction si étendue. Après de mûres réflexions, je résolus de ne point exhiber le bref, et d'annoncer simplement à la cour que j'avais des pouvoirs extraordinaires pour les circonstances malheureuses où se trouvait l'Eglise. L'exercice de ma juridiction ne fut jamais entravé, parce que j'en usai avec une grande modération.

Je dus faire connaître au peuple portugais la captivité de Pie VI, la dispersion du sacré collége, et tous les outrages soufferts par le souverain pontife, les cardinaux et une grande partie du clergé romain. J'ai remarqué dans ces temps malheureux combien le récit simple et fait sans amertume de la persécution de l'Eglise est propre à raviver dans les cœurs des fidèles

le respect et la vénération pour le Saint-Siége et les ministres du sanctuaire. Une neuvaine se fit dans la chapelle de la nonciature pour demander au ciel la paix de l'Eglise et la délivrance de son chef.

Le 24 septembre eut lieu à la cour la cérémonie de la présentation des *fasce.*

On donne ce nom au présent que les souverains Pontifes sont dans l'usage d'envoyer aux fils aînés des quatre souverains catholiques, c'est-à-dire de l'empereur d'Autriche, et des rois de France, d'Espagne, et de Portugal. L'offre de ce don se faisait avec une grande pompe que la religion rendait encore plus solennelle.

L'année qui précéda mon arrivée en Portugal (1794), la princesse Charlotte femme du prince du Brésil, mit au monde son premier fils, l'héritier présomptif de la couronne. Pie VI, le parrain de ce royal enfant, dont les deux noms *Antoine Pie* rappelaient, le premier, celui de son père, et le second, celui du saint pontife, m'adressa selon l'usage le présent destiné à ce jeune prince. Les objets dont il se composait restèrent quelques jours exposés au palais de Quéluz, pour satisfaire la curiosité publique. On y voyait de riches coussins, quelques pièces de linge ornées de superbes dentelles de Flandre, une couverture richement

brodée, et une ceinture d'étoffe avec une élégante brodure représentant le baptême de Notre-Seigneur par Jean-Baptiste. Le jour fixé pour la cérémonie, je me rendis au château de Quéluz, accompagné du marquis de Pombal fils du ministre de ce nom, qui devait me servir d'introducteur. Ce gentilhomme n'avait ni les talens ni les défauts de son père ; il était bon, religieux, et dévoué à la maison de Bragance. Nous fumes reçus à Quéluz avec tous les honneurs militaires. Introduit par quelques seigneurs dans la salle du trône, je trouvai le prince régent entouré des principaux personnages de la cour. Je m'approchai du prince pour lui présenter le bref qui indiquait l'objet de mon honorable commission, et je prononçai un petit discours analogue à la circonstance, en m'empressant de prévenir le sourire moqueur de quelque bel-esprit par les paroles suivantes: »
» Quelques personnes peut-être seront tentées
» de ranger cette cérémonie au nombre des
» spectacles ridicules et frivoles ; mais il n'en
» est point ainsi. Cette cérémonie a été sagement
» établie par les souverains Pontifes, pour
» montrer que l'Eglise, comme une tendre
» mère, s'empresse de rechauffer dans son sein
» et de couvrir de sa protection toute spéciale,
» ceux qui doivent être sur la terre les repré-

» sentans de la divine providence pour le bon-» heur des peuples. » Le prince dit ensuite quelques mots de remerciement pour le Saint Père, et nous passâmes dans la salle d'audience, où je trouvai l'infant auprès d'une dame chargée de sa première éducation. Je mis alors la ceinture sur les épaules du jeune prince, et je récitai les prières d'usage pour demander au ciel en faveur d'*Antoine Pie*, toutes les vertus qui peuvent former un excellent monarque. Me tournant ensuite vers la gouvernante, je lui recommandai, au nom de son auguste parrain, le dépot précieux qui lui était confié; je lui dis combien il était important de jeter de bonne heure dans son esprit les premiers germes des sublimes vérités de la religion catholique; et pour flatter un peu l'orgueil national, si grand chez les Portugais, sans cependant blesser la vérité, je représentai *les quatre parties du monde ayant les yeux attachés sur ce royal enfant dont pouvait dépendre un jour le bonheur de plusieurs millions d'hommes.* On reconnaîtra qu'il n'y avait pas d'exagération dans ces paroles, si l'on fait attention que la maison de Bragance, outre le Portugal et les Algarves, avait alors des possessions importantes en Afrique, en Amérique, et dans l'Inde.

Après cette cérémonie, le prince me fit demander une copie des deux petits discours que j'avais faits, et je reçus une belle croix d'évêque ornée de diamans.

L'infant Don *Antoine Pie*, dont je viens de parler, avait une figure agréable, annonçait un heureux naturel, beaucoup d'inclination à la piété, et donnait les plus belles espérances. Mais le ciel ne fit que montrer ce prince au Portugal, qui peut-être n'en était pas digne, et l'on vit encore se renouveler le malheur que la maison de Bragance a eu tant de fois à déplorer. Par la mort *d'Antoine Pie*, le droit héréditaire du trône passa à l'infant Don Pedro, empereur du Brésil, puis régent du royaume, enlevé à la fleur de l'âge (36 ans), et dont le nom rappellera toujours au Portugal une des époques les plus funestes de ses annales.....

L'année suivante, le même jour, 24 septembre, j'eus à remplir un devoir bien douloureux, celui d'annoncer au prince régent la mort du grand Pontife Pie VI. Quelques jours après je fis célébrer dans l'église de Notre-Dame de Lorette, paroisse des Italiens, un service solennel auquel assista la famille royale. Quelques mois après j'annonçai dans une audience publique l'élection du nouveau Pontife Pie VII.

et durant trois jours toute la ville fut illuminée, même les maisons occupées par les ministres et les chargés d'affaires des cours protestantes.

Le 23 février 1801 je fus élevé au cardinalat, et mon neveu Tibère Pacca, en sa qualité de légat apostolique, fut chargé de me remettre le chapeau de cardinal que je reçus à Quéluz dans la chapelle de la cour. Obligé d'attendre l'arrivée de mon successeur M^gr^ Caleppi, je ne pus partir de Lisbonne qu'au mois de mai 1802.

CHAPITRE III.

Détails sur l'état de l'agriculture, du commerce, de la marine, des forces de terre, des arts et manufactures et de l'instruction en Portugal.

Mon séjour de sept ans à Lisbonne me permit d'étudier à fond l'état politique, financier, industriel, commercial et artistique de ce royaume; je vais consigner ici les renseignemens que j'ai recueillis.

Lorsque je passai de la nonciature de Cologne à celle du Portugal, j'avais de ce dernier pays l'idée la plus avantageuse. Le beau rôle que la nation portugaise avait joué à différentes époques, les possessions importantes du Portugal dans les quatre parties du monde, les éloges pompeux que j'avais lus du marquis de Pombal, les descriptions, les tableaux enchanteurs que quelques portugais m'avaient faits de leur patrie, tout cela m'avait fait croire que je trouverais dans ce pays un second paradis terrestre, un

royaume florissant par l'agriculture et la discipline militaire. On peut juger quel dût être mon étonnement en voyant, au contraire, sa décadence et son abaissement, dont je vais donner de nouvelles preuves.

Agriculture. La culture de la vigne, la seule qui ait été encouragée, rapporte chaque année à la nation portugaise et au trésor public des sommes considérables ; mais la culture des autres produits naturels, celle des céréales surtout, est si négligée, que le sol du Portugal, un des plus fertiles du monde, pourrait à peine nourrir ses habitans durant quelques mois, sans le blé qu'on importe de Barbarie. Cette disette perpétuelle a pour cause principale que la population n'est pas proportionnée à l'étendue du territoire, dont une grande partie reste inculte. Cette dépopulation du Portugal, comme celle de l'Espagne, les protestans et en général les écrivains modernes l'attribuent aux richesses du clergé, et à la surabondance d'abbayes, de couvens et de monastères. Nous laisserons répondre ici un auteur, dont le témoignage n'est pas suspect, Victor Riquety, marquis de Mirabeau : « *Il n'y a que les sots et les enfans*, dit » cet écrivain, *qui attribuent la dépopulation de*

» *l'Espagne à ses religieux et à son clergé.* » (1) En effet, il ne serait pas difficile de citer d'autres pays qui ont été florissans par leur population, quoique couverts, pour ainsi dire, de riches monastères. Tels je vis, en 1793, les Pays-Bas autrichiens, ou la Belgique. L'agriculture, le commerce, les manufactures, les beaux-arts, tout florissait et prospérait dans ce beau pays, où l'on remarquait plusieurs villes opulentes et de nombreux canaux de navigation. Et cependant ce pays était habité par de zélés catholiques, le clergé y était instruit, les abbayes et les couvens riches et nombreux. Comme mon témoignage pourrait être suspect, j'invoquerai celui d'un oracle de la philosophie, d'un coryphée de la révolution française, le fameux comte de Mirabeau, fils de celui que je viens de citer. « Les Pays-Bas catholiques, dit-il, sont peuplés, » riches et bien cultivés. Les mœurs y sont sim- » ples et pures. Ainsi la pauvreté, la corruption » du peuple ne viennent ni de la superstition, » ni d'une surabondance de monastères, comme » on l'a tant dit et répété. » (2)

Cette dépopulation du Portugal et de l'Espagne, c'est aux colonies qu'il faut l'attribuer,

(1) Dans un ouvrage intitulé : *l'Ami des hommes.*

(2) Dans un ouvrage intitulé : *Doutes sur la liberté de l'Escaut.*

à ces continuelles et nombreuses émigrations qui ont décimé la fleur de la population, épuisé la sève de ces deux pays, et ne leur ont renvoyé que la corruption. C'est donc l'or du nouveau monde qui a ruiné ces deux royaumes.

Commerce. La situation du Portugal sur les bords de l'océan, est tout à la fois une des plus agréables de l'Europe et une des plus favorables pour le commerce des cinq parties du monde. Aux vaisseaux qui viennent de l'orient, comme à ceux qui viennent d'Amérique, ce pays offre des ports sûrs et commodes, et Lisbonne, Porto peuvent être regardés comme le centre de l'échelle de commerce entre la baltique et la méditerranée. Le spectacle qu'offrait, il y a quelques années, la rade de Lisbonne, par la multitude, je dirai presque par la forêt de mâts où flottaient les pavillons de presque toutes les nations, les colonies importantes que possédait le Portugal, tout cela donnait l'idée d'un commerce considérable et florissant qui versait des richesses immenses au sein de la nation et dans le trésor public. Mais quelles que fussent ces richesses, la plus grande partie passait dans les mains des étrangers, et surtout dans celles des anglais, qui ont, pour ainsi dire, le monopole du Portugal. Les béné-

fices mêmes du transport des produits coloniaux, étaient enlevés aux portugais, à cause de l'insuffisance de leur marine marchande. Aujourd'hui le commerce de cette puissance est bien déchu. Goa, autrefois la métropole de l'Asie portugaise, l'entrepôt des richesses des Indes, sous les rois de la première dynastie, a perdu toute son importance depuis que les espagnols et les hollandais occupent presque toutes les anciennes possessions des Portugais. Mais ce qui a le plus contribué à faire déchoir la puissance portugaise, c'est la perte du Brésil, cette colonie qui était la base de la grandeur de la maison de Bragance, le plus beau fleuron de sa couronne. On a lieu d'être étonné que le gouvernement n'ait pas prévu ou n'ait pas cherché à prévenir cette catastrophe. Tous les ministères, même celui de Pombal, eurent l'imprudence de laisser subsister les lois odieuses et oppressives qui enchaînaient la liberté de la culture et du commerce au profit des européens. Les brésiliens, cependant, humiliés de voir peser sur leur beau et vaste pays la domination d'un état aussi petit et aussi éloigné d'eux, ne cachaient ni leurs vœux ni leurs espérances. L'exemple des colonies anglaises qui s'étaient rendues indépendantes de la métropole, aurait dû être une leçon salutaire pour le Portugal et

pour l'Espagne ; ces deux puissances auraient dû comprendre que des colonies florissantes, qui possédaient des villes populeuses et de vastes provinces, ne voudraient plus dépendre d'un souverain que plusieurs milliers de lieues séparaient de ses peuples, ni souffrir la tyrannie des gouverneurs et des vice-rois européens, dont l'avidité a rappelé de nos jours celle des proconsuls et des préteurs de la république romaine, ces spoliateurs insatiables des provinces soumises à leur administration.

Du reste, le Portugal ne sut jamais exploiter la mine inépuisable de richesses que lui offrait le Brésil. Tous les économistes portugais et étrangers sont d'accord sur ce point. « Il n'est » pas nécessaire, dit un auteur français (1), » d'entrer dans de grands détails sur les res- » sources des colonies du Brésil, pour voir que » le Portugal pourrait en tirer des richesses im- » menses ; qu'il pourrait y étendre, presque » sans bornes, la culture des denrées les plus » nécessaires à l'Europe, y multiplier infiniment » les consommateurs, et y faire un commerce » d'économie plus riche qu'aucune des branches » du commerce que l'Europe fait avec l'Amé- » rique. Le Brésil suffirait seul pour assurer la

(1) L'auteur d'un ouvrage intitulé : *Intérêts des nations.*

» prospérité d'une nation dont le gouvernement » protége le commerce. » A l'appui d'un tel témoignage, nous pourrions citer un auteur brésilien, Mgr de la Cunha de Azeredo Coutinho, évêque d'Olinda (Fernambouc), qui dans un ouvrage publié en 1794, sous le titre : *Essai économique sur le commerce du Portugal et de ses colonies, etc.* (1) représentait en termes respectueux au gouvernement portugais tous les avantages qu'il aurait pu tirer des richesses naturelles du Brésil, avec un meilleur système de finance et d'administration. Au nombre des produits qui pouvaient être l'objet d'un revenu considérable, l'auteur compte la salaison des poissons et de la viande. La côte du Brésil, qui a 600 lieues d'étendue, est une des plus poissonneuses du monde, et l'intérieur du pays est sillonné par plusieurs fleuves qui sont aussi très-fertiles en poissons (2). Quant aux bestiaux, l'abondance en est telle, que la viande que les

(1) *Ensaio economico sobre o comercio do Portugal e sus colonias, oferecido ao serenissimo principe de Brazil, e publicado de ordem da Academia real das sciencias pelo seu socio Joze Joaquim da Cunha de Azeredo Coutinho. Lisboa, na oficina da mesma Academia.* 1794.

(2) Lery, dans son Histoire de la navigation au Brésil, chap. 3, assure que la mer et les fleuves de ce pays sont très-poissonneux : *Mare piscosissimum, et fluvii vario natantium genere celebres.*

habitans consomment n'est rien auprès de celle qui se perd et qui devient la proie des oiseaux, des tigres et des bêtes féroces. On ne tue même la plupart des bœufs que pour le seul profit de la peau. Si les hollandais avec la pêche des harengs gagnent chaque année plusieurs millions de florins, et les anglais avec celle de la morue des millions de livres sterling, quels bénéfices le Portugal n'aurait-il pas retiré des produits dont nous venons de parler? Une fausse opération de finance lui faisait perdre tous ces avantages. Le commerce libre du sel était prohibé au Brésil, parce que le gouvernement en faisait le monopole en Portugal; la ferme de ce produit qui rapportait au trésor public quarante-huit millions de reis, ou soixante mille écus, laissait au fermier un bénéfice beaucoup plus considérable; et c'est ainsi, dit l'auteur, que pour enrichir un seul homme, les colons brésiliens et le commerce portugais étaient privés d'une branche importante d'industrie, qui aurait certainement rapporté à l'Etat plus de quarante-huit millions de reis par la perception des droits de douane et par le grand accroissement du commerce (1).

Marine. Les rois de Portugal de la première

(1) Chapitre 1. §. VIII.

dynastie, lesquels comprenaient bien l'importance de la position du Portugal, alors le seul domaine de la couronne, avaient su former une marine florissante qui ne le cédait en rien à celles des autres puissances européennes ; ce fut cette marine qui recula les bornes du monde connu, et dota son pays de riches et vastes possessions. Après les conquêtes du Portugal en Asie et l'occupatiou du Brésil, aucune autre puissance européenne n'eut autant d'élémens favorables pour augmenter sa marine et la rendre formidable. Les possessions du Portugal, toutes maritimes, lui offraient des peuples prêts à s'élancer sur la mer, familiarisés qu'ils étaient avec cet élément terrible ; et les forêts du Brésil, des matériaux de construction pour les vaisseaux, supérieurs à tous ceux des autres puissances (1). Malgré ces avantages, la marine portugaise, qui

(1) Les bords de Rio-grande sont couverts de gros arbres, qui firent naître aux Portugais la pensée d'y venir construire des vaisseaux. Celui qu'on nomme le *Misheri* donne d'excellentes planches qui sont aisées à travailler, el qui ont la propriété d'être à l'épreuve des vers, non-seulement sur cette côte où les vaisseaux s'en ressentent beaucoup, mais encore dans toutes les parties de l'Afrique, de l'Europe et de l'Amérique. La résine onctueuse dont cet arbre est rempli a tant d'amertume, qu'on n'attribue pas sa vertu à d'autre cause. *Histoire générale des Voyages, part. III, liv.* 1, *chap.* 9, *pag.* 388.

avait été quelque temps la terreur de l'orient et le modèle de celles de l'Europe, tomba, sous la seconde dynastie, dans un état sensible de décadence qui alla toujours croissant ; elle comptait encore quelques officiers habiles, mais l'armée navale était peu nombreuse, indisciplinée et sans expérience, parce qu'elle se composait en grande partie d'hommes ramassés dans les rues de Lisbonne et que l'on jetait à bord au moment du départ (1). En 1802, une belle frégate portugaise bien armée se laissa capturer près du détroit de Gibraltar par une frégate algérienne qui lui était bien inférieure. Les officiers firent quelque résistance et furent tués ou blessés ; mais l'équipage, à la première décharge des Algériens, se réfugia dans la cale, et se livra lâchement aux pirates, qui le conduisirent en triomphe à Alger.

L'auteur brésilien que j'ai cité, Mgr l'évêque d'Olinda, fait observer que les tribus sauvages soumises ou alliées au Portugal offraient à cette puissance, pour la marine, un moyen de recrues dont elle aurait pu tirer les plus grands avantages. Si le gouvernement avait su profiter du penchant de ces sauvages pour la pêche, il aurait

(1) Je tiens ces renseignemens d'officiers français émigrés qui avaient passé au service de la marine portugaise.

pu, en les formant dans cet art, les préparer à entrer dans la marine marchande, et de là dans la marine militaire.

L'essentiel était de trouver le moyen d'humaniser et de civiliser ces tribus ; mais la providence, toujours si prodigue de ses faveurs pour le Portugal, s'était elle-même chargée de ce soin, en conduisant dans les vastes dépendances des portugais, des missionnaires pleins de zèle et de douceur, que les philosophes mêmes ont été forcés de reconnaître comme les plus habiles artisans de civilisation. « Les missions, dit Buf» fon (1), ont formé plus d'hommes dans les » nations barbares, que les armées victorieuses » des princes qui les ont subjuguées. Le Para» guais n'a été conquis que de cette façon : la » douceur, le bon exemple, la charité, et l'exer» cice de la vertu constamment pratiqué par les » missionnaires, ont touché ces sauvages, et » vaincu leur défiance et leur férocité ; ils sont » venus souvent d'eux-mêmes demander à con» naître la loi qui rendait les hommes si parfaits, » ils se sont soumis à cette loi et réunis en so» ciété : rien ne fait plus d'honneur à la reli» gion que d'avoir civilisé ces nations, et jeté

(1) Dans son Discours sur les *variétés de l'espèce humaine.*

» les fondemens d'un empire sans autres armes » que celles de la vertu. »

Le Portugal, au lieu de reconnaître les bienfaits signalés de la providence, chassa les missionnaires de la manière la plus cruelle, et les ténèbres de l'idolâtrie vinrent de nouveau remplacer la lumière de l'Evangile et de la civilisation, qui avait un instant éclairé quelques tribus sauvages. Le ministère portugais eut même l'impudeur de répandre la calomnie que les jésuites avaient voulu se rendre indépendans dans les possessions portugaises, et que deux ingénieurs allemands, les pères Eccarth et Meisterbourg, déguisés sous l'habit religieux, avaient été envoyés d'Europe pour commander l'artillerie jésuitique contre les armées de Portugal et d'Espagne. On sait le reste : les missionnaires furent conduits comme des criminels en Portugal et entassés dans d'affreuses prisons. Qui sait si tant de cruauté joint à tant d'injustice n'a pas coûté bien cher au Portugal et à l'Espagne, et si, sans cette mesure impolitique, ces deux puissances ne conserveraient pas encore leurs colonies d'Amérique !.....

Puisque nous avons eu lieu de jeter ici le nom du père Eccarth, il importe de faire connaître ce missionnaire ; cette disgression ne sera pas inutile. Je l'ai connu en Allemagne, où il

fut mon hôte durant quelques jours. Le père Eccarth était de Bingen, ville de l'électorat de Mayence ; il se trouvait aux missions au Brésil, lorsque, par l'ordre du roi Joseph, les jésuites furent arrêtés et conduits comme prisonniers en Portugal. Durant dix ans il resta enfermé avec plusieurs autres pères dans une horrible prison du fort Saint-Julien, à l'embouchure du Tage. A l'avénement de la reine Marie, le père Eccarth fut rendu à la liberté, et retourna en Allemagne. Lorsqu'il apprit que Pie VII, sur la demande de l'empereur Paul Ier, avait rétabli la Société de Jésus en Russie, on vit ce vénérable vieillard, portant le poids de quatre-vingts ans de ses travaux apostoliques et des souffrances d'une affreuse captivité, dire adieu à sa patrie, pour entreprendre un long et pénible voyage au terme duquel il espérait mourir avec l'habit de son ordre. Voilà ce fameux père Eccarth représenté par Pombal comme un ingénieur allemand déguisé sous l'habit religieux.

Troupes de terres. L'état de l'armée de terre en Portugal était dans ces derniers temps plus déplorable encore que celui de la marine. Cette armée, qui jetait autrefois tant de gloire sur son pays, a bien flétri de nos jours ses vieux lauriers. Pour ne rappeler qu'un des jours néfastes de

cette puissance, quels ne furent pas, en 1800, la honte du Portugal et l'étonnement de l'Europe, en voyant les troupes qui défendaient la place d'Olivenza, fuir lâchement à l'approche d'un petit corps de l'armée espagnole, et acheter chèrement son déshonneur et son humiliation ! Cependant le soldat portugais est brave, courageux, sobre, infatigable. Une organisation vicieuse, l'indiscipline, l'incapacité des officiers jointe à une excessive présomption, voilà les causes de la décadence des troupes portugaises. Avant l'époque dont nous venons de parler, (1800) le ministère portugais qui prévoyait l'invasion des Français et une prochaine rupture avec l'Espagne, fit venir d'Angleterre quelques officiers français émigrés, qui avaient été les chefs ou les compagnons d'armes de Napoléon Bonaparte dont le talent comme officier d'artillerie est incontesté. Mais telles furent la jalousie nationale et la faiblesse du gouvernement, que ces officiers ne purent ni visiter ni manier un seul canon. Dans le même temps, le prince Waldek, général au service de l'Autriche, que le Portugal avait demandé à l'empereur François, fut traité avec mépris et couvert d'injures par les officiers portugais qui commandaient les troupes de terre.

Industrie et Manufactures. Il n'y a pas bien long-temps qu'on ne trouvait dans toute l'étendue du Portugal aucun établissement industriel et manufacturier. Les pays étrangers, et principalement l'Angleterre, fournissaient tout aux portugais, tout jusqu'aux souliers. Les écrivains de l'école protestante n'ont pas manqué d'attribuer cette paresse et cette insouciance du peuple portugais aux superstitions et aux richesses du clergé. Nous avons déjà répondu à ces absurdes calomnies, et nous croyons qu'il est inutile d'y revenir. Nous dirons maintenant qu'il ne serait pas bien difficile de trouver la cause de cette absence de toute industrie sur le sol portugais. Quelques paroles échappées à la plume du baron Bielfeld sont pour nous un trait de lumière : « Si les portugais, dit cet » auteur (1), s'appliquaient aux fabriques et à » l'industrie, il faudrait leur faire la guerre, ou » leur susciter des embarras. Je ne vois pas » comment on pourrait faire autrement. »

Depuis quelques années on a établi quelques manufactures en Portugal, et les résultats ont prouvé l'habilité des portugais.

(1) Dans ses Institutions politiques, article *Portugal.*

Des Sciences et des Lettres. Les règnes de Jean II, d'Emmanuel I, et de Jean III, réunirent à la gloire militaire et des découvertes, celle des sciences et des lettres. Depuis cette époque la décadence des lettres devint de plus en plus sensible, et les bonnes études qui se faisaient encore chez les jésuites, ne purent l'arrêter. Un écrivain, cependant, jeta un grand éclat dans cette longue nuit de la décadence ; c'est le père Vieira, jésuite, que les portugais, par suite de l'exagération qui leur est naturelle, ont placé au-dessus de Démosthènes, de Cicéron, de Bossuet, et de tous les grands orateurs anciens et modernes (1). Bientôt arriva l'expulsion des jésuites, sous le roi Joseph, et les lettres semblèrent avoir quitté entièrement le Portugal.

(1) Les portugais l'ont appelé le *prédicateur royal* et *le roi des prédicateurs ;* l'*oracle de toutes les nations du monde*, le *maître de toutes les sciences*, le *nouveau Salomon*, l'*ornement du Portugal*, le *prodige de l'éloquence sacrée et profane*, l'*orateur de tous les siècles*, *etc.* (Dictionnaire portugais de l'académie des sciences de Lisbonne, 1793.) Depuis un siècle et demi le Portugal retentit de ces éloges pompeux.

J'ai lu les sermons du P. Vieira. On ne peut refuser à cet auteur une vaste érudition, une grande hauteur de pensées, et une connaissance profonde de sa langue ; mais il a les défauts des écrivains qu'on appelle, en Italie, *Seicentisti ;* son style haché et saccadé fatigue le lecteur.

A Lisbonne, il ne parut pas un seul ouvrage digne des honneurs de l'annonce et encore moins de la traduction. Le trop fameux Pereira vivait encore, mais cet écrivain dont le mérite était d'avoir compilé les ouvrages des jansénistes français et allemands, jouissait d'une réputation usurpée.

Beaux-Arts. Les beaux-arts, qui font les délices des nations les plus civilisées, n'ont jamais prospéré sur le sol ingrat du Portugal. La reine Marie avait établi à Rome une académie à l'instar de celle de la France ; les jeunes élèves portugais, dirigés par le chevalier Gian Gherardo de Rossi, homme d'un très-grand mérite et d'un goût parfait, commençaient à donner les plus belles espérances, lorsqu'en 1798 ils furent expulsés de Rome comme sujets d'une puissance ennemie de la république. De retour en Portugal, leurs talens naissans furent si peu encouragés, que quelques-uns passèrent en Angleterre, et les autres furent obligés de renoncer à leur profession.

Instruction en général. Les premiers Nobles de Lisbonne, appelés *Fidalgos*, et les familles surtout qui avaient eu des ambassadeurs et des ministres, ne manquaient pas en général d'une

certaine instruction. La classe moyenne qui fréquentait les écoles publiques n'avait qu'une science superficielle et par-là même dangereuse. Ces demi-savans présomptueux, incapables de disséquer le sophisme, de reconnaître l'erreur sous tous ses déguisemens, se laissaient facilement séduire par la lecture des mauvais livres et les discours des hérétiques, selon cette maxime de Bacon : *Une petite dose de philosophie peut conduire à l'athéisme.* (1) Le danger est peut-être plus grand en Portugal que partout ailleurs. Les protestans anglais, et en général les négocians étrangers, les colporteurs des iniquités de tous les pays, qui abondent à Lisbonne et à Porto, ne manquent pas de déchirer le catholicisme avec l'arme terrible du ridicule, et leurs discours font la plus fâcheuse impression sur les portugais, qui restent muets devant leurs plaisanteries et leurs sarcasmes.

Quant à la classe inférieure, j'ai déjà dit qu'elle vivait dans une profonde ignorance ; le gouvernement ne prenait aucun soin de l'instruction publique (2), et ne faisait même rien

(1) *Leves gustus in philosophiâ movere posse ad atheismum.* De augmento scientiarum.

(2) On lit dans le Dictionnaire géographique de Malte-Brun : « Le Portugal n'offre pour ainsi dire aucune in-» dustrie ; le commerce se trouve presque tout entier

pour adoucir les mœurs du peuple que les spectacles sanglans portaient à la cruauté. A l'avénement de la reine Marie I, on ouvrit un combat de taureaux avec une pompe extraordinaire. Le comte d'Arcos, un des premiers seigneurs de la cour, pour montrer son courage et son adresse, entra dans la lice et attaqua un taureau ; mais la bête sauvage n'eut aucun égard pour son excellence, et le frappa d'un coup mortel. La reine, saisie d'horreur à la vue de cet accident affreux, défendit les combats de taureaux dans son royaume, en déclarant que ces spectacles ne *convenaient qu'à des peuples barbares.* Mais quelques années après, ces combats recommencèrent.

Je n'ai pas besoin de résumer ici les causes de la décadence du Portugal ; les lecteurs le feront facilement. Si à la bonté du cœur et aux bonnes intentions des princes de Bragance, le ciel eût joint le talent de bien choisir leurs

» entre les mains des étrangers, et surtout des anglais.
» Quoiqu'il y ait deux universités, une académie royale
» des sciences, et plusieurs lieux d'instructions, les
» lettres ne sont pas cultivées, et l'éducation est impar-
» faite et mal dirigée. Les portugais sont généreux,
» braves, spirituels, très-attachés à leur religion ; mais
» les institutions du pays ne favorisent pas l'instruction,
» et contribuent même à développer et à faire ressortir
» les défauts des portugais. »

ministres, le Portugal serait une des puissances les plus florissantes de l'Europe, et la rivale de l'Angleterre, dont il n'est aujourd'hui qu'une colonie, ou une province!.....

VOYAGE

A GIBRALTAR.

VOYAGE

A GIBRALTAR.

Ne voulant pas retourner par terre en Italie, je frétai un bâtiment ragusien, commandé par le capitaine Flori, jeune homme aimable et bien élevé, qui était natif de Raguse. Je lui déclarai que mon intention était de m'arrêter quelques jours à Gibraltar pour visiter cette célèbre forteresse. Le 20 mai 1802, comme j'allais me mettre à bord, l'ambassadeur de Danemarck vint m'avertir que depuis quelques jours le golfe de Cadix était infesté par une barque de *fourbans*; ces pirates impitoyables qui ont l'habitude d'attaquer les vaisseaux de toutes les nations, de faire main-basse sur tout l'équipage, et de couler les bâtimens à fond pour ne laisser aucune trace de leur crime et de leur barbarie. Je fis aussitôt appeler le capitaine Flori, pour lui communiquer cette nouvelle. Il me répondit qu'il savait déjà ce que m'avait appris l'ambas-

sadeur de Danemarck, mais qu'il n'y avait rien à craindre, parce que son vaisseau, quoique marchand, était assez bien armé pour repousser ces pirates et les faire repentir de leur témérité. Cette réponse n'était pas de nature à me tranquilliser entièrement; mais comme j'avais fait tous mes préparatifs de voyage, je pris courage et je m'embarquai sans retard. Nous passâmes un jour entier dans la rade de Lisbonne. Le lendemain, comme nous allions déployer la voile, la mer devint agitée; nous partîmes cependant, parce que le capitaine espérait trouver plus de calme en entrant dans le grand océan; mais il fut, au contraire, plus furieux. Le bruit du vent qui soufflait par violentes raffales; le mugissement des flots qui s'élevaient au-dessus de nous et menaçaient de nous engloutir; le vaisseau tantôt suspendu au haut des vagues, tantôt précipité comme au fond des abîmes entre deux montagnes d'eau, tout cela était fait pour effrayer un homme qui n'était point familiarisé avec les tempêtes de l'océan.

Sur le soir, le vent se calma, et nous eûmes la navigation la plus heureuse. Le second jour de notre traversée fut marqué par une aventure qui aurait pu avoir les résultats les plus funestes, si d'avance nous n'avions été prévenus à Lisbonne. Au moment que je considérais la mer,

j'aperçus une barque qui s'avançait vers nous avec rapidité. J'allai sur-le-champ demander au capitaine si ce n'était point le bâtiment de pirates dont on nous avait parlé. Il l'observa avec sa lunette d'approche, et se tournant vers moi : *C'est cela même*, me dit-il. Il fit alors charger les dix petites pièces dont le navire était armé, et distribua à l'équipage des fusils et des munitions. Il me pria de me retirer dans la cale, mais je voulus rester à son côté. Cependant les pirates avançaient de plus en plus, et l'équipage qui était prêt à les bien recevoir avait les yeux fixés sur eux. Mais tout à coup ils virèrent de bord, et s'éloignèrent rapidement. Sans doute ces forbans qui avaient espéré nous surprendre s'aperçurent de nos préparatifs de défense, et renoncèrent au projet de nous attaquer. Le 24 mai au soir, comme nous entrions dans la rade de Gibraltar, un bâteau à rames nous aborda, et un jeune officier demanda, en portugais, si notre bâtiment ne portait pas le nonce apostolique ; sur la réponse affirmative, il se hâta d'aller joindre une flotille portugaise qui était dans la rade, et qui fit entendre une salve d'honneur à notre passage près d'elle. J'appris ensuite que c'était le prince régent, Jean VI, qui avait fait donner cet ordre à la flottille. Je crus que cette salve exciterait la curio-

sité dans la ville et dans la forteresse, et il me parut convenable d'envoyer le capitaine annoncer mon arrivée au gouverneur de Gibraltar, le duc de Kent, fils du roi d'Angleterre, et de lui faire dire que le lendemain je m'empresserais d'aller offrir mes hommages à son altesse royale. Aussitôt que j'eus débarqué, j'allai rendre visite au duc de Kent, auprès duquel je trouvai le prince Auguste son frère, qui venait d'arriver d'Angleterre. Ces deux princes me comblèrent de politesse et de témoignages d'honneur. Sur le désir que je leur manifestai de visiter la forteresse, ils m'invitèrent à déjeûner et à dîner pour le lendemain chez le général commandant de la place, et me dirent, de la manière la plus gracieuse, qu'ils mettraient des officiers à ma disposition pour m'accompagner partout où je désirerais aller.

Gibraltar est une petite ville qui occupe une étroite lisière entre la mer et la montagne de son nom. Elle n'a qu'une seule et longue rue qui offre partout des boutiques remplies de marchandises anglaises, que l'on introduit par contrebande en Espagne. La forteresse est située sur le vaste plateau du mont, le *Calpe* des anciens, qui est tout en roche vive, à l'épreuve des bombes et des mines, et par-là même inexpu-

gnable. Si les anglais s'en rendirent maîtres en 1704, ce ne fut, dit-on, qu'avec des bombes d'or; et d'ailleurs, dans un temps où la couronne d'Espagne était disputée par deux prétendans, Philippe de Bourbon et Charles d'Autriche. Les anglais y tiennent toujours une forte garnison; lorsque je la visitai, il y avait plus de six mille hommes.

Le 26 mai au matin, je me rendis à l'heure convenue chez le commandant de la place, où je trouvai le prince Auguste, et deux généraux qui voulurent m'accompagner partout. Avant de commencer notre tournée, un de ces généraux mit sous mes yeux le plan de la citadelle. Gibraltar était défendu au moyen âge par un château que les Maures y avaient construit. Les anglais y ont ajouté plusieurs autres fortifications, dont quelques-unes sont remarquables par leur luxe, et d'autres par les corridors ou galeries pratiquées dans le roc avec des embrasures pour les canons et les mortiers. D'autres fortifications s'avancent sur la partie extérieure de la montagne. Après avoir visité ces galeries et ces fortifications, nous nous dirigeâmes vers le sommet de la montagne par un soleil ardent d'Afrique, à la fin de mai, sans rencontrer un seul arbre à l'ombre duquel on pût respirer quelques instans. Arrivés à l'endroit le plus

scabreux et le plus pénible, nous trouvâmes des chevaux anglais pour continuer la route. L'idée de monter un cheval fringant que je ne connaissais point, les précipices et l'abîme de la mer, au-dessus desquels nous étions suspendus, l'étroit sentier qu'il fallait suivre, tout cela était loin d'être rassurant ; je n'hésitai cependant pas long-temps, et je montai à cheval comme mes deux généraux. Enfin, épuisés de forces, anéantis par la chaleur, et tout couverts de sueur nous parvînmes au sommet de la montagne, où les anglais ont formé une grande caverne, et où le voyageur « oublie l'ennui et les » souffrances de la vie. » (1)

Le magnifique spectacle qui s'offrit à nos regards nous dédommagea amplement de la fatigue et des dangers du voyage. A droite, la vue s'étend, selon les géographes, jusqu'à quarante lieues sur la vaste étendue de l'océan, et l'on aperçoit sur la côte septentrionale du détroit les villes d'Algésiras et de Tariffe, qui appartiennent à l'Espagne. A gauche, on voit la méditerranée, qui, resserrée par les côtes d'Afrique, ressemble à un fleuve auprès de l'océan. Si l'on se tourne du côté de l'Afrique, on a devant soi

(1) . . . . . obblia
Noja, e il mal della passata via.
Tasse, c. 3.

et comme sous les yeux le mont *Abyla* des anciens, la ville de Ceuta, possession de l'Espagne, qui y tient une garnison, et la ville de Tanger, qui fait partie du royaume de Fez, dans l'empire de Maroc. La vue s'étend au loin sur le continent d'Afrique, et l'horizon de cette scène magnifique est terminée par la chaîne des montagnes de l'Atlas.

L'aspect de ces masses gigantesques, qui semblent toucher le ciel de leurs sommets, couverts de neiges éternelles, a donné lieu aux poètes qui personnifient les objets inanimés pour embellir et animer la nature, de représenter l'Atlas sous la figure d'un vieillard qui soutient le ciel sur ses épaules.

Je ne tardai pas d'éprouver sur le Gibraltar ce que j'ai toujours éprouvé sur le sommet des montagnes ; l'air vif et pur qu'on y respire, donne de la vigueur au corps, dissipe les nuages de l'esprit, et élève singulièrement la pensée. On peut concevoir l'impression que dut produire sur moi le magnifique spectacle qu'il m'était donné de contempler. Ma première pensée se porta sur les destinées mystérieuses de cette Afrique que j'avais sous les yeux, et je comparai avec douleur son abaissement actuel à sa grandeur passée. Voilà, me disais-je à moi-même, ces côtes de la méditerranée, autrefois habitées

L...of C.

par des peuples nombreux et puissans ; voilà le berceau de la fameuse république de Carthage, de cette nation si aventureuse et si belliqueuse qui mit plus d'une fois Rome à deux doigts de sa perte. Que reste-t-il sur ce théâtre si célèbre de l'histoire ? quelques peuplades barbares, quelques ruines de villes florissantes, repaires d'infames brigands. Le changement plus déplorable encore de l'Afrique sous le rapport religieux absorba bien plus long-temps ma pensée. Cette terre qui vit jadis fleurir le Christianisme, cette patrie d'un Tertullien, d'un Cyprien, d'un Augustin, et de tant d'évêques illustres, ces siéges de tant de fameux conciles africains qui comptaient plus d'évêques qu'on n'en compte maintenant dans toute l'Eglise universelle, que nous offrent-ils aujourd'hui ? quelques catholiques épars çà et là, de misérables esclaves, de pauvres artisans qui reçoivent de quelques missionnaires les secours et les consolations de la religion. Je me rappelai alors les paroles menaçantes que le divin Rédempteur adressait aux Juifs : « Le royaume des cieux vous sera » enlevé, et sera donné à un autre peuple qui » en retirera des fruits (1). »

(1) *Auferetur a vobis regnum cœlorum, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Matth. XXI. 43.)

A cette triste pensée en succéda une autre plus douloureuse encore : Qui sait, dis-je en moi-même, si quelque voyageur montant un jour sur le mont Abyla, et jetant les yeux sur l'Espagne et le Portugal, ne pourra pas appliquer à ces deux pays les réflexions que je viens de faire sur l'Afrique ? Fasse le ciel que ceci ne soit qu'une vaine pensée, un songe poétique, et non le triste pressentiment d'un si funeste avenir !

Avant de quitter le sommet de la montagne, j'observai les deux extrémités de l'Afrique et de l'Europe, qui forment comme un demi-cercle. Les poètes ont mis au nombre des travaux fabuleux d'Hercule l'ouverture du détroit de Gibraltar, appelé *de Gadès* par les anciens. Quelques auteurs pensent que le continent d'Afrique fut primitivement uni à celui d'Europe, et que le déchirement des monts *Calpe* et *Abyla*, que les anciens appelaient les Colonnes d'Hercule, est le résultat de quelque terrible phénomène de la nature, d'un tremblement de terre ou d'un volcan souterrain. Le Tasse rapporte cette opinion dans le quinzième chant de la Jérusalem délivrée :

« Déjà ils touchent à ce détroit que la fable » compte parmi les travaux d'Alcide. Peut-être » les fureurs de la mer rompirent-elles autrefois

» les barrières de la nature, jetèrent Calpe » d'un côté, Abyla de l'autre, et par un étroit » canal séparèrent l'Europe de l'Afrique. Tant » est puissante l'édacité du temps! » (1)

Cette opinion est contredite par d'autres écrivains qui demandent quel était le bassin où se déchargeaient les grands fleuves d'Espagne, de France, d'Italie, et le Nil, avant la formation de la méditerranée, lorsque l'Europe et l'Afrique adhéraient entr'elles (2)?

A notre retour, les deux altesses royales voulurent me donner le plaisir d'un autre spectacle. Ils me conduisirent dans une grande caverne où l'écoulement des eaux a formé des *stalactites*. Des flambeaux étaient placés de distance en distance pour nous éclairer et pour nous servir de jalons. En descendant dans la caverne, je

(1) Son già là, dove il mar fra terra inonda,
Per via, ch'esser d'Alcide opra si finse.
E forse è ver, ch'una continua sponda
Fosse, ch'alta ruina in due distinse:
Passovvi a forza l'oceano, e l'onda
Abila quinci, et quindi Calpe spinse:
Spagna e Libia partío con foce angusta.
Tanto mutar può lunga età vetusta!

(2) La méditerranée a pu exister sans communication apparente avec l'océan, comme la mer Caspienne. (*Note du Trad.*)

crus entrer dans une église obscure du genre gothique, et voir partout des tombeaux, des mausolées, de grandes orgues, et d'énormes colonnes. Quelques grottes d'Italie offrent de semblables jeux de la nature, mais dans celle de Gibraltar l'illusion est plus grande, à cause de la vaste étendue de la grotte, de la quantité et de la grandeur des stalactites. Sur la montagne de Gibraltar je vis une race nombreuse de singes (ou magots); c'est, dit-on, le seul endroit en Europe où ces animaux soient indigènes.

Aux environs de la ville, on me fit voir le lieu où en 1780 le vieux général Elliot commodément assis donnait des ordres pour faire incendier, au moyen de boulets rouges, les batteries flottantes des Espagnols, et fit évanouir en quelques heures cette folle tentative.

De retour à Gibraltar, nous nous rendîmes chez le commandant de la place où se trouvaient le duc de Kent, l'amiral Keit qui commandait la flotte anglaise dans la méditerranée, et plusieurs généraux anglais. On nous servit un dîner somptueux, à la fin duquel on fit passer comme de coutume les vins les plus recherchés. Les deux princes n'attendirent pas que je prisse congé, pour me dire qu'ils avaient été invités pour le lendemain chez le commandant espagnol de Saint-Roch, et qu'ils voulaient me

mener avec eux. J'acceptai l'invitation, persuadé que ma visite ne serait point désagréable au général espagnol. Le camp de Saint-Roch se compose de plusieurs forts construits dans l'Andalousie, à quelques milles de Gibraltar; l'Espagne y tient toujours une forte garnison, pour surveiller les anglais et protéger le territoire espagnol en temps de guerre.

Le lendemain j'allai de bonne heure à l'église catholique de Gibraltar, qui était tenue avec décence, et que le gouvernement anglais faisait respecter. Je passai ensuite chez le commandant, où par l'ordre des deux princes m'attendait une calèche attelée de quatre superbes chevaux anglais pour me conduire à Saint-Roch. Je montai en voiture avec deux prêtres de ma suite et mon neveu Tibère Pacca; les deux princes, l'amiral Keit, et quelques généraux anglais nous accompagnèrent à cheval. Ce fut un curieux spectacle de voir un cardinal escorté par des princes protestans qui paraissaient lui faire la cour. Comme nous approchions de Saint-Roch, un fort espagnol fit entendre une salve d'honneur, à laquelle répondit la forteresse de Gibraltar. Au bruit long-temps répété du canon, à l'aspect de l'appareil militaire de mon escorte, je crus me trouver sur un champ de bataille ou assister à l'attaque

d'une place forte. A notre arrivée à Saint-Roch, les deux princes furent reçus avec tous les honneurs dus à leur rang, et me présentèrent au commandant qui me combla de politesse et d'honneur. Je m'empressai d'aller faire ma visite à l'église paroissiale, et je m'entretins quelque temps avec le clergé et quelques personnes du peuple.

De retour chez le commandant, j'assistai à la revue de la garnison espagnole, qui défila en présence des princes. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous attendait un déjeûner splendide. Dans un appartement contigu à cette salle, les musiques des régimens exécutaient de temps en temps des symphonies qui étaient interrompues par le bruit de quelques canons placés sous les fenêtres. Le déjeûner se termina par les *toasts* d'usage ; sur la proposition du prince Auguste, le premier toast fut porté au Pape, et les autres aux Rois d'Espagne et d'Angleterre.

Je me levai de table, tout étourdi par le bruit des canons et les cris des convives. Quelque temps après je remontai dans la voiture qui m'avait conduit, et je retournai à Gibraltar avec la même escorte.

Le lendemain j'allai encore visiter quelques points élevés de la montagne, et entr'autres le

cap que l'on appelle la *Pointe d'Europe*, parce qu'il termine de ce côté le continent européen. A mon retour à la ville, je me rendis chez le commandant de place, où se trouvaient les deux princes, et comme c'était un vendredi, nous y trouvâmes un dîner entièrement servi en maigre, ce que je n'avais pas toujours vu dans les pays et les maisons catholiques.

Le lendemain je pris congé des deux princes qui m'avaient fait un si gracieux accueil. Le 4 juin nous mîmes à la voile, et le jour suivant, veille de la Pentecôte, j'entrai dans le port d'Almérie, ville du royaume de Grenade.

Ici change la scène de mon voyage. Les préparatifs d'un combat naval dans l'océan contre les corsaires, mon arrivée dans le port de Gibraltar annoncée par les salves de plusieurs vaisseaux de guerre, mes courses sur la montagne, et la visite de toutes les places de la forteresse avec des généraux anglais, ma présence au camp de Saint-Roch et à la revue des troupes espagnoles, tout cela, il faut l'avouer, ressemble plus au voyage d'un militaire, qu'à celui d'un évêque-cardinal.

Lorsque je fus entré dans le port d'Almérie, je priai le capitaine d'aller faire connaître à la

première autorité du lieu mon arrivée et le désir que j'avais d'y passer les fêtes de la Pentecôte dans une maison religieuse. Le capitaine fut bientôt de retour, et m'annonca que toute la ville était en mouvement, que les autorités ecclésiastiques et civiles viendraient me recevoir, et qu'on me destinait pour logement le couvent des pères dominicains.

Comme je débarquai, je trouvai sur le rivage l'alcade, à la tête de la magistrature, qui me complimenta et me fit l'accueil le plus honorable. Bientôt après arriva une députation du chapitre de la cathédrale ; je montai en voiture avec ces ecclésiastiques, et nous nous acheminâmes vers la ville. Le peuple s'était porté en foule sur notre passage. J'entrai dans la ville au son des cloches ; j'y fus reçu avec tous les honneurs militaires, et je montai au couvent des dominicains, où ces bons pères me firent l'accueil le plus affectueux. Quelques heures après, une députation du chapitre vint me prier de passer dans le palais épiscopal qui était libre par la vacance du siége ; malgré mes instances et le désir qne j'avais de rester au milieu des bons pères dominicains, je me vis forcé de céder.

Le jour de la Pentecôte, le chapitre vint me prendre au palais épiscopal, et nous montâmes processionnellement à la cathédrale où je célé-

brai la messe. Les jours suivans, je fis plusieurs fonctions épiscopales. J'étais partout suivi par un grand concours de peuple, qui me présentait des couronnes et des crucifix à bénir.

Almérie, ville d'environ 4 à 5 mille habitans, a un bon port. Ce fut une des dernières villes et peut-être même la dernière conquise par les Chrétiens sur les Maures. Pendant tout mon séjour j'y fus traité avec une magnificence digne de la nation espagnole. Je m'y serais absolument refusé, si je n'avais appris par les chanoines, qu'en vertu d'un concordat entre le chapitre et la cour, celle-ci était obligée de faire face à ces dépenses.

Le jour de mon départ, le 14 juin, un grand concours de peuple m'accompagna jusqu'à la mer. Au moment que je quittai le rivage, je vis tout ce bon peuple s'agenouiller, tendre les mains vers moi, en me priant de le bénir. Profondément ému à ce spectacle, je lui donnai ma bénédiction, et je ne pus retenir mes larmes.

Le vent de l'est qui souffla presque constamment retarda notre navigation. Au lieu de passer, comme nous en avions le projet, entre les côtes d'Afrique et la Sardaigne, ce qui aurait

abrégé la traversée, nous dûmes côtoyer la Corse ; nous découvrîmes au loin la ville d'Ajaccio, la patrie du grand homme qui, alors premier consul de la république française, remplissait déjà l'Europe de son nom.

Le 1er juillet j'entrai dans le port de Civita-Vecchia, le pavillon pontifical déployé.

FIN.

MOÏSE,

ET LES GÉOLOGUES MODERNES :

OU

LE RÉCIT DE LA GENÈSE

COMPARÉ

AUX THÉORIES NOUVELLES DES SAVANS,

SUR L'ORIGINE DE L'UNIVERS,
LA FORMATION DE LA TERRE, SES RÉVOLUTIONS,
L'ÉTAT PRIMITIF DES ÊTRES DIVERS QUI L'HABITENT, etc. etc.

Par M. Victor de Bonald.

1 Volume in-18. *Prix :* 1 fr. 50 c. — *Par la Poste :* 2 fr.

Chaque siècle a sa folie, ses théories plus ou moins absurdes, plus ou moins ridicules ; mais, depuis plus de trois cents ans, une idée fixe occupe quelques têtes, embrasse quelques imaginations, dirige certains travaux. Cette pensée, c'est la destruction de toutes les croyances religieuses, c'est l'établissement d'une société athée, sans morale positive, sans lois établies sur les seules bases qui puissent assurer la tranquillité des états, le bonheur des populations, la sécurité de tous. Pour parvenir au but que se sont proposés les ennemis de la Religion, ils ont d'abord attaqué les dogmes, affaibli, autant qu'ils l'ont pu, la vénération pour les antiques vérités du Christianisme ; puis ils ont raillé sur les mystères, ils se sont servi de l'arme de la plaisanterie ; plus tard ils sont devenus érudits, et c'est avec leurs recherches dans les vieux livres et sur les anciens monumens qu'ils ont voulu détruire ce que Voltaire et les siens appelaient l'*Infame*. Enfin ils ont embrassé avec joie les divers systèmes sur la formation de l'univers, alors qu'ils ont cru qu'ils pouvaient, par ce moyen, anéantir la religion : il paraît qu'ils vont aujourd'hui chercher jusque dans la Lune, non comme Astolphe, la raison qu'ils ont perdue, mais de nouveaux moyens d'arracher des cœurs tout foi, tout espérance.

Chose étrange ! au 17me et au 18me siècle les physiciens ou naturalistes étaient des hommes pieux qui voyaient partout la main créatrice, le cachet du Tout-Puissant. Newton, loin d'être enorgueilli de ses découvertes, s'humiliait devant l'Auteur de tout bien ; le grand Linnée, en classant, en inventoriant les richesses de la nature se plaisait à célébrer la Sagesse infinie ; Haller répondait victorieusement aux objections mesquines de Voltaire. De nos jours, Cuvier lui-même n'a pas méconnu la cause de tout ce qui existe. Mais nos géologues vont plus loin que tous ces grands hommes ; ils ont observé quelques couches superposées à la surface du globe, et ils ont assigné à la formation de chacune un temps si long, une durée telle, que, en adoptant leurs idées, il faudrait renoncer à tout ce que nous apprend la Genèse, à ce qui est pour nous, catholiques, une vérité démontrée. Il est vrai, que quelques savans, parmi lesquels il faut distinguer MM. de Luc et Buckland, ont voulu concilier les livres saints avec la géologie, et que leurs écrits ont ébranlé les mauvais systèmes et rassuré les imaginations alarmées. Mais leurs explications, d'après lesquelles Moïse, véritablement inspiré, aurait raconté d'une manière peu claire, ou trop brève du moins, l'origine de l'univers, peuvent-elles être toutes adoptées ? Faut-il voir dans l'*Œuvre des six jours* les six formations ou les *Six époques* des géologues ? c'est ce dont on peut encore douter, et c'est ce que M. V. de Bonald a vivement attaqué dans l'ouvrage que nous annonçons.

Hâtons-nous de dire que, digne en tout point du beau nom qu'il porte, l'auteur n'a pas abordé le sujet immense qu'il traite en peu de pages, sans en avoir apprécié, sans en avoir connu les difficultés ; il a étudié tous les systèmes, il les a comparés entre eux, et c'est après avoir reconnu la fausseté des uns, la faiblesse ou l'insuffisance des autres, qu'il n'a voulu chercher la vérité que dans la vérité même, c'est-à-dire, dans les récits de la Genèse. Il

n'adopte donc pas les explications des géologues, bien intentionnés même, alors que, pour établir une sorte de concordance entre leurs découvertes et le texte sacré, ils créent des hypothèses, ils s'appuient sur des probabilités. M. V. de Bonald est vraiment chrétien ; il croit à ce qui a été révélé ; les aveux, les contradictions, les erreurs patentes et toujours renouvelées, sous diverses formes, par les savans de nos jours, lui fournissent des argumens puissans qu'il ne néglige point, qu'il rapporte avec exactitude, et qui peuvent servir à faire renaître la conviction de ceux qui auraient pu être ébranlés par le ton d'assurance avec lequel on procède en ce moment, et par la morgue pédantesque renouvelée de l'ancienne école, et qui n'est pas moins intolérante et persécutrice aujourd'hui.

On ne saurait trop recommander cet ouvrage à toutes les personnes qui veulent savoir en quoi consistent les questions géologiques dont on parle tant aujourd'hui. Les Ecclésiastiques trouveront là des réponses à la fois religieuses et scientifiques à toutes les objections qui, par leur nature même sont incertaines, et qui peuvent être dangereuses. Les hommes instruits, mais peu adonnés à ces sortes de recherches, y verront la solution de leurs doutes ; et les ames pieuses et craintives y puiseront des consolations et des espérances, en s'assurant que l'erreur est toujours combattue, qu'une main invisible protége la vérité, et que les fausses lumières du siècle ne prévaudront jamais contre elle. [Mémorial de Toulouse, n° 871.]

LES

VRAIS PRINCIPES

OPPOSÉS

AUX ERREURS DU XIX^e^ SIÈCLE,

OU

NOTIONS POSITIVES

SUR LES POINTS FONDAMENTAUX

DE LA PHILOSOPHIE, DE LA POLITIQUE, ET DE LA RELIGION.

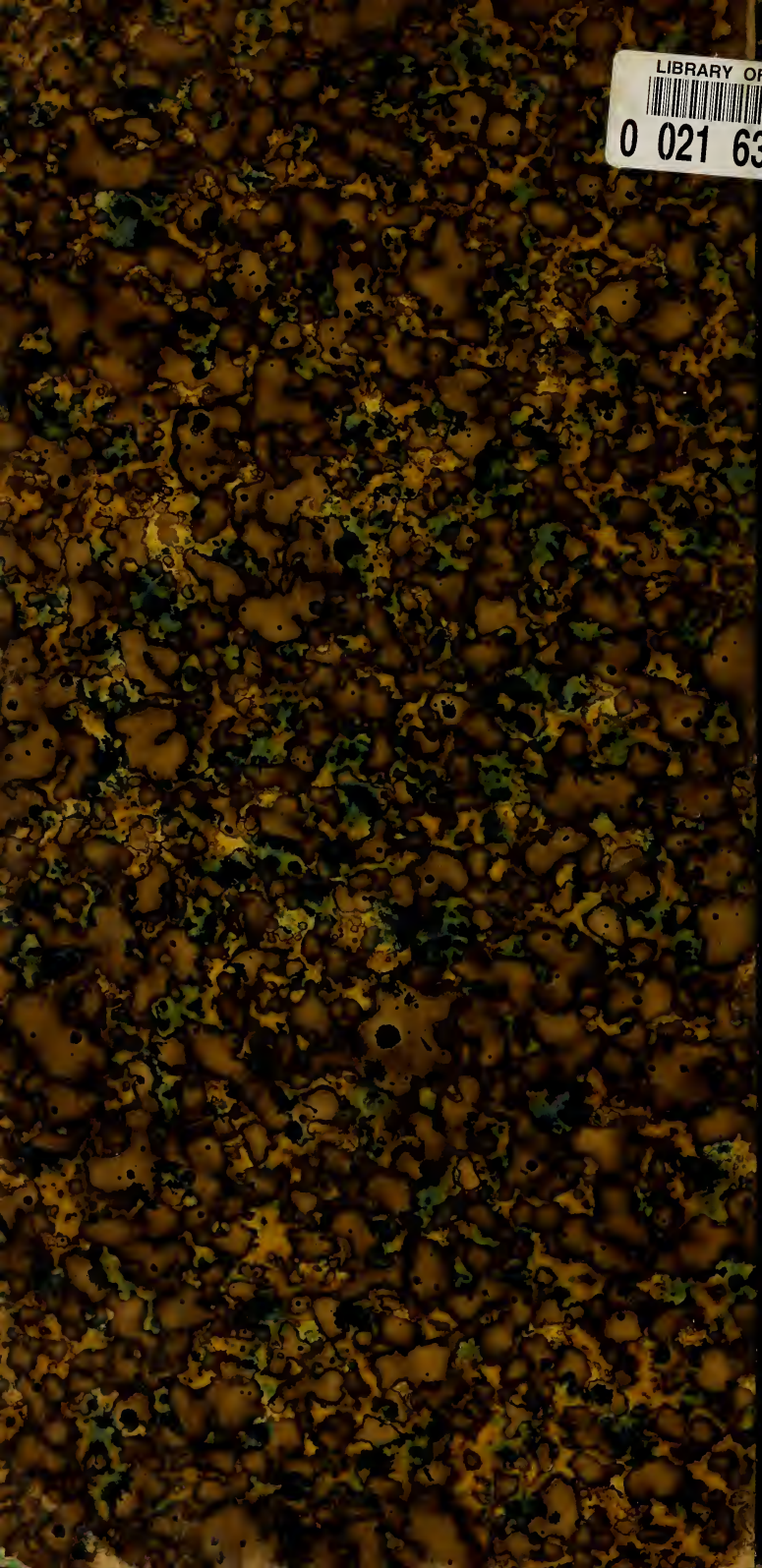
Par M. Victor de Bonald.

1 Volume in-8°. *Prix :* 3 fr. — *Par la Poste :* 4 fr.

S'IL est un Livre éminemment utile et en quelque sorte nécessaire, dans un temps où les esprits semblent livrés à tous vents de doctrine, c'est assurément celui dont nous rendons compte en ce moment.

Ainsi que le titre l'indique, cet Ouvrage contient l'exposition des vrais principes, et la réfutation des erreurs dominantes. Les antiques bases de la morale et de la philosophie, celles de l'ordre social, et les vérités premières de la religion y sont clairement démontrées et victorieusement défendues contre les attaques de l'impiété, de l'ignorance ou des faux préjugés. Dans cette grave discussion, l'élégante brièveté des preuves et le rapide enchaînement des conséquences, loin de nuire à leur solidité, leur donne au contraire une nouvelle force, en en formant comme un faisceau et plus compact et mieux lié. Des considérations importantes et des rapprochemens ingénieux éclaircissent des questions difficiles, regardées comme insolubles parce qu'elles avaient été mal posées. Le pyrrhonisme menteur ou insensé, le doute ridicule ou désolant, l'indifférence paresseuse ou stupide, l'éclectisme arbitraire, inconséquent, absurde, disparaissent devant cette lumière éclatante et pure de la philosophie et de la religion. Car, dit l'Auteur avec toute raison, « de même qu'il n'y a qu'une seule religion, il n'y a aussi qu'une seule » philosophie ,.... fondée sur la vérité : qui ne refuse pas de s'allier à la foi ; » qui se plaît à s'aider de ses lumières ; qui sent la nécessité de ses conseils ; » qui écoute avec docilité ses avis, et qui ne s'égare jamais dans ses propres » pensées. Cette philosophie est la seule qui mérite d'être cultivée. » Pour lui ramener tous les esprits, il fallait la faire connaître parfaitement, et la mettre à la portée de tout le monde. C'est ce qui a été exécuté, dans cet Ouvrage, avec un talent bien rare, si ce n'est dans l'illustre famille de l'Auteur.

JAN 8 1903


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 639 775 7